Illinois U. Library

NUMÉRO 171

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ
SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

LA POTINIERE
Directrice : MARTINE DE BRETEUIL
7, rue Louis Le Grand - Métro Opéra OPE 54-74 - Relâche le Mercredi

PIERRE-LOUIS

CHRISTIANE DELYNE

dans

JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR

Comédie gaie de Georges de TERVAGNE

avec

JEAN MOREL

ANDRÉE CHAMPEAUX

JEAN DEGRAVE

BERNARD REVON

avec

JACQUELINE NOELLE

et

MARTINE de BRETEUIL

MISE EN SCÈNE DE MICHEL DE RÉ

Boiseries et meubles fournis par Madame Y DE BREMONT D'ARS
Régisseur général : A.-PAUL DENNEVILLE

Décor éxécuté par JEAN BÉRARD

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Cécile Constance Aline

Aline Jo

Jo Cécile Aline

1 CONSTANCE. — *Je rappelle à Mademoiselle que nous avions rendez-vous avec Jean-Jacques Rousseau à 11 h. 40.* (ACTE I.)

2 ALINE. — *Vous m'entendez? On a coupé!... Allô, mademoiselle, on a coupé!... C'est invraisemblable!...* (ACTE I.)

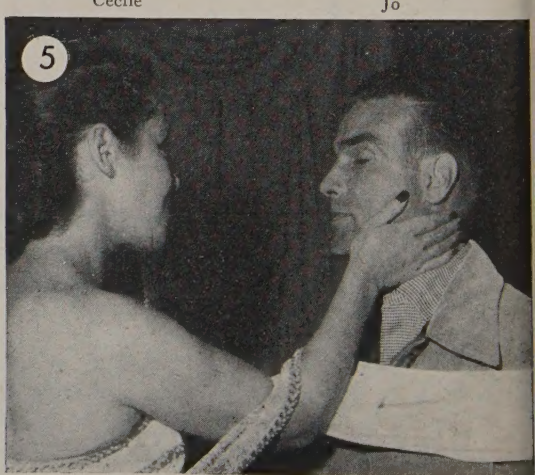
3 JO. — *Allons, vous, la rombière, votre sautoir... et que ça saute!...* (ACTE I.)

4 ALINE. — *Votre profession vous laisse fort peu de loisirs, je sais... mais vous prenez bien quelquefois des vacances?* (ACTE I.)

5 CÉCILE. — *Lâche! Vous êtes un lâche!...* (ACTE I.)

Cécile Jo Aline

Cécile Jo



JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR

Comédie en trois actes de

GEORGES DE TERVAGNE

A Pierre Ducis, qui, le premier, a fait confiance à cette pièce, avec ma reconnaissance.
G. de T.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Nice, le 16 janvier 1954, sur la scène du CASINO MUNICIPAL et à Paris, le 9 septembre 1954, au théâtre de la POTINIERE, dans une mise en scène de MICHEL DE RE et un décor de Jean BERARD.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Georges de TERVAGNE.

Supplément au N° 419 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

(PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE)

Aline ..... *Christiane DELYNE*

Cécile ..... *Jacqueline NOELLE*

Constance ..... *Andrée CHAMPEAUX*

Jo ..... *PIERRE-LOUIS*

Canari ..... *Bernard REVON*

Nana ..... *Martine de BRETEUIL*

Georges ..... *Jean DEGRAVE*

Un Inspecteur ..... *Jean MOREL*

ACTE PREMIER

Un salon luxueux dans un château situé au milieu d'un parc, dans les environs de Paris. Un soir d'automne. Cécile est assise sur un canapé et lit, devant une haute et large cheminée où brûle un feu de bois. Elle est jolie, fine, distinguée. Un lampadaire à large abat-jour l'éclaire. Au fond, à droite, Aline des Aubiers téléphone, debout devant un petit guéridon sur lequel se trouve l'appareil... Un autre lampadaire, placé devant le guéridon, l'éclaire... Le reste de la pièce est plongé dans une demi-obscurité... Derrière Aline des Aubiers, une porte donnant sur un couloir, l'office et l'entrée... Une autre porte à droite, premier plan. A gauche, deuxième plan, près de la cheminée, une porte-fenêtre... Aline est une femme d'un certain âge, très distinguée, fantasque, à la fois pleine d'autorité et de bienveillance. N'étaient ses brusques sautes d'humeur, ses fréquents coq-à-l'âne et ses idées fixes sur la réincarnation, on pourrait la croire normalement équilibrée.

ALINE, *au téléphone.* — « Le titre? Je ne vous l'ai pas dit?... *Un réincarné vous parle*, d'Edward Stevenson... Comment, vous ne connaissez pas Edward Stevenson? C'est le plus grand spirite de notre époque, voyons!... Un Anglais, naturellement. Les Anglais sont imbattables dans ce domaine. A propos, saviez-vous que la reine Victoria faisait tourner les tables?... Si, si. Vous voyez, chère amie, que nous avons d'illustres prédécesseurs. Pour en revenir au livre d'Edward Stevenson, je le trouve extraordinaire, absolument extraordinaire. Cécile aussi le trouve très bien. »

CÉCILE. — Je ne l'ai pas lu, ma tante.

ALINE, *à Cécile.* — Tu dis? (*Au téléphone :*) « Non, chère amie, je parle à Cécile. »

CÉCILE. — Je dis que je ne l'ai pas lu.

ALINE. — Quelle importance? Tu le trouveras très bien, quand tu l'auras lu... (*Au téléphone:*) « Allô... Allô... » *(Entre Constance, la bonne, un petit guéridon à la main.)* « Cécile? Elle va bien. Elle rit, elle fait du cheval... Si elle va à Paris? Oh! rarement. Une ou deux fois par mois chez son coiffeur, et encore... Paris l'ennuie. »

CONSTANCE, *à Aline des Aubiers.* — Mad...

ALINE, *au téléphone.* — « Terriblement. Elle préfère la campagne. Forcément, c'est une « Capricorne », un signe de terre. En ce moment, elle se passionne pour Balthazar... Mais non, voyons, c'est le nom de mon nouveau cheval! »

CONSTANCE. — Mad...

CÉCILE. — Allez-y carrément. Elle en a encore au moins pour une demi-heure.

CONSTANCE, *à Aline.* — Mademoiselle, est-ce que nous faisons tourner le guéridon, ce soir?

ALINE, *au téléphone.* — « Vous permettez, chère amie? J'ai un mot à dire à Constance. » (*A Constance :*) Non, Constance, pas ce soir... Je me sens un peu fatiguée...

CONSTANCE. — Je rappelle à Mademoiselle que nous avions rendez-vous avec Jean-Jacques Rousseau à 11 h. 40.

ALINE. — Je sais, mais il comprendra... D'ailleurs, il vient beaucoup trop souvent... Ne vous inquiétez pas, il reviendra demain... Ah! non, demain, c'est le jour de Catherine de Médicis... Tant pis, ils s'arrangeront!...

CONSTANCE. — Alors, je peux aller me coucher?

ALINE. — Oui, je n'ai plus besoin de vous... (*Au téléphone :*) « Je suis à vous tout de suite, chère amie... » (*Constance s'est approchée de la porte-fenêtre, légèrement entrouverte, et amorce le geste de la refermer.)* Non, non, laissez cette fenêtre... Il fait trop chaud ici. Je la fermerai avant de monter. (*Au téléphone :*) « Une seconde, ne quittez pas... »

CONSTANCE. — Bonne nuit, mademoiselle.

CÉCILE. — Bonne nuit, Constance.

Constance sort.

ALINE. — « Allô... De quoi parlions-nous déjà? Ah! oui, du livre d'Edward Stevenson. Stevenson affirme... Comment? L'heure qu'il est? Il n'est pas tard... » *(A Cécile :)* Quelle heure est-il, Cécile?

CÉCILE. — Minuit moins vingt.

ALINE, *au téléphone.* — « Onze heures dix... Je ne vous ai pas réveillée, j'espère?... Si. Oh! excusez-moi, chère amie, j'en suis navrée... J'aurais dû vous le demander plus tôt... Mais enfin, maintenant que vous êtes au bout du fil... Allô... Allô... Vous êtes toujours là? Ah! bon, je ne vous entendais plus, je croyais qu'on avait coupé... Stevenson affirme que les âmes des morts se réincarnent... *(Dans la pénombre, pendant la réplique d'Aline, on aperçoit la porte-fenêtre de gauche qui s'ouvre lentement. Un homme (Jo) entre avec précaution et s'avance sur la pointe des pieds, dans la direction d'Aline des Aubiers sans éveiller son attention ni celle de Cécile, qui lui tourne le dos, absorbée dans sa lecture. Aline continuant au téléphone :)* Allô, chère amie, vous m'entendez?... *(L'homme, qui se trouve juste derrière Aline, coupe le fil du téléphone, au moyen d'une pince coupante.)* Vous m'entendez?... On a coupé!... Allô, mademoiselle, on a coupé!... C'est invraisemblable!... C'est inadmissible!... On ne peut plus parler une minute au téléphone sans qu'on soit coupé!... » *(Elle se retourne brusquement, sentant une présence derrière elle. Elle aperçoit l'homme, pousse un cri.)* Oh!...

Cécile se retourne brusquement, veut crier. L'homme, un beau garçon jeune et sympathique, malgré sa tenue débraillée, braque vers elles son revolver. Elles lèvent les bras.

JO, *volontairement grossier.* — Vos g...!

ALINE, *scandalisée.* — Quel langage!

Jo. — Votre fric, vos bijoux et plus un mot, sinon... *(Il les menace de son revolver.)* Où planquez-vous votre fric?

ALINE. — Mon fric?

Jo. — Votre galette... Votre argent.

ALINE. — A la banque, comme tout le monde.

Jo, *furieux.* — Je n'aime pas beaucoup qu'on se paie ma tête!... Allons, répondez, où planquez-vous votre fric?

ALINE. — Dans ma chambre à coucher.

Jo. — Sous notre matelas, connu!

ALINE. — Non, sous une pile de draps, dans l'armoire à linge.

Jo. — Bon!... Nous irons voir ça tout à l'heure... En attendant, vos bijoux!... *(A Aline :)* Allons, vous, la rombière, votre sautoir... et que ça saute!

CÉCILE. — Il est faux.

Jo, *incrédule.* — Tu parles!... *(A Aline :)* Allons... plus vite!

ALINE, *très simplement.* — Mais, jeune homme, comment voulez-vous que je vous le donne en ayant les mains levées?

Jo. — C'est juste. Vous pouvez les baisser... *(A Cécile :)* Vous aussi... *(Cécile et Aline baissent les bras.)* Mais ne vous avisez pas de sonner la valetaille, sinon ça ira mal, je vous préviens!... *(Aline et Cécile restent pétrifiées.)* Eh bien, quoi, ça vient ce collier? *(A Cécile :)* Et ce bracelet? Exécutez-vous, et plus vite que ça!... Je vois, vous avez la pétoche...

ALINE. — La... quoi?

Jo, *prenant lui-même le collier d'Aline.* — Vous avez peur?... Qu'à cela ne tienne... dans ce cas-là, j'opère moi-même et sans douleur, avec le maximum de délicatesse, si j'ose dire... Je n'ai pas mon pareil pour soulager la fortune... *(Un temps.)* Ben, quoi, qu'avez-vous à me regarder comme ça, vous, la rombière, comme si j'étais le Saint-Sacrement?

ALINE. — C'est passionnant!... passionnant!...

Jo. — Ah! non, pas de boniment!... Avec moi, ça ne prend pas!...

ALINE. — De plus en plus passionnant!... Je crois rêver!

Jo. — Pourtant!

ALINE. — Tant mieux. Vous me rassurez!... *(A Cécile, brusquement, du ton le plus naturel du monde :)* Si c'était Georges, ma chérie?...

CÉCILE. — Mais non, voyons!... Tu es folle!... Qu'est-ce que tu vas encore t'imaginer?...

ALINE. — Si, si, je crois bien que c'est lui... Rappelle-toi... il y a quatre ans... le message des esprits... « Je viendrai comme un voleur... »

Jo, *intrigué et vaguement inquiet.* — Quoi? Qu'est-ce que c'est?

ALINE, *à Jo.* — Comment vous appelez-vous?

Jo, *méfiant.* — Ça me regarde.

ALINE. — Naturellement, mais soyez gentil, répondez-moi... je vous expliquerai...

Jo. — Je m'appelle Jo. Et après?

ALINE, *détendue.* — Mais Jo est un diminutif de Georges. C'est bien ce que je pensais... Vous êtes Georges des Aubiers.

Jo. — Moi?

ALINE. — Et vous êtes un « Poissons ».

Jo, *furieux.* — Un... quoi?

ALINE. — Un « Poissons ». Vous êtes né sous le signe des « Poissons », comme lui. Je suis sûre que vous avez le respect des traditions, des tendances à la philanthropie, le goût des voyages et la fibre familiale très développée...

Jo. — Vous faites erreur, la petite mère...

ALINE. — Vous êtes un « Sagittaire » alors.

Jo. — Je n'en sais rien et je m'en fiche... Je vous répète que je ne suis pas...

ALINE, *le coupant.* — Mais si, mais si... Vous vous appelez Georges, comme lui... Vous êtes venu comme un voleur... Tout cela est suffisamment clair... D'ailleurs, je vais vous dire, je savais que vous alliez venir... Je vous attendais.

Jo, *surpris.* — Vous m'attendiez? Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

ALINE. — Oui, j'étais prévenue.

Jo, *inquiet.* — Par qui?

ALINE. — Par notre médium.

Jo. — Votre médium? Est-ce que vous vous fichez de moi?

ALINE. — Mais non, Constance, ma servante, m'avait prévenue.

Jo. — Et comment votre servante savait-elle que j'allais venir?

ALINE. — Parce qu'elle est médium. C'est pourtant simple à comprendre!... Ecoutez, puisque, maintenant, vous savez que vous êtes Georges... enfin, sa réincarnation...

Jo. — Sa... quoi?

ALINE. — Je me comprends... Je vous expliquerai cela tout à l'heure... Vous êtes tout à fait excusable de ne rien savoir... Il paraît que c'est courant... Les réincarnés ne savent jamais qu'ils sont réincarnés, sans cela ce serait, par moments, extrêmement embarrassant pour eux... Mais prenez donc la peine de vous asseoir... Vous êtes notre invité. Avance un fauteuil, Cécile!...

Cécile n'en fait rien.

Jo, *sèchement.* — Inutile, je ne suis pas venu ici pour m'asseoir.

ALINE, *le plus naturellement du monde.* — Si, mais vous ne vous en doutiez pas... *(A Cécile :)* Allons, Cécile, avance un fauteuil.

CÉCILE. — Mais voyons, Tantaline, puisque Monsieur te dit qu'il ne désire pas s'asseoir, n'insiste pas.

Jo, *regardant Cécile.* — Je vais tout de même m'asseoir une minute... si Mademoiselle le permet.

ALINE, *avec une grande amabilité.* — Bien sûr, elle permet... Asseyez-vous... là... et quittez cet air méfiant... Nous ne vous voulons aucun mal... Au contraire... Je suis trop heureuse que nous nous soyons enfin retrouvés...

Jo, *agacé.* — Mais bon sang de bon sang, je ne suis pas...

ALINE. — Georges des Aubiers, je le sais bien...

Jo. — Alors, pourquoi me racontez-vous ces

balivernes? Qu'est-ce que tout cela signifie? Vous vous fichez de moi... ou c'est un traquenard? Dans ce cas, faites attention!... Comme ça, j'ai plutôt l'air d'un bon type, mais quand on se paie ma tête, je fiche tout en l'air...

ALINE. — Oh! Georges, parler ainsi à ta tante!

Jo, *ahuri.* — Ma... quoi? Appelez-moi « Monsieur Jo », voulez-vous? Je n'aime pas beaucoup ce genre de familiarité pendant le travail. Et puis je ne suis pas votre neveu, là... *(Il jette un coup d'œil circulaire dans la pièce.)* Je le regrette, notez bien, car c'est pas mal, votre crémerie... C'est chic... confortable... un peu vieux jeu, mais c'est de la bonne camelote... Je sens qu'ici je pourrais me la couler douce... Et comme héritage en perspective, tu parles!... Et puis, Mademoiselle est charmante... Elle a de beaux yeux... un petit air vache... pardon, je veux dire un petit air fier et distingué qui plaît, qui me plaît en tout cas...

ALINE. — C'est tout naturel. Cécile était votre fiancée.

Jo. — Ma fiancée?

CÉCILE. — Tantaline, je t'en prie!... Ne confonds donc pas comme cela tout le temps. C'est gênant, à la fin!...

ALINE. — Bon... la fiancée de Georges, si ça te fait plaisir.

CÉCILE. — A quoi bon parler de tout cela? Ça n'intéresse pas « Monsieur »!

Elle appuie d'une façon ironique sur le « monsieur ».

Jo, *intéressé.* — Ainsi donc, Georges était votre fiancé?

CÉCILE. — Ça vous intéresse?

Jo. — On ne sait jamais. Moi, je m'intéresse à tout, par principe. Simple question : vous et lui, c'était le grand amour?

CÉCILE. — Je croyais que votre temps était précieux.

Jo. — Il l'est... mais pour ce soir mon boulot est presque terminé. J'ai un peu de temps devant moi.

CÉCILE. — Je m'en voudrais néanmoins de vous le faire perdre. *(Elle enlève une de ses bagues et la lui tend.)* Tenez, prenez cette bague et partez!

ALINE, *vivement.* — Cécile, que fais-tu? Tu es folle? Reprends cela... vite! *(A Jo :)* Il faut l'excuser, monsieur Jo, elle est quelquefois un peu vive. *(A Cécile :)* D'ailleurs, maintenant que nous nous sommes retrouvés, M. Jo n'a plus l'intention de nous voler... enfin de nous prendre nos bijoux, n'est-ce pas, monsieur Jo?

Jo. — Pas si vite, la petite mère, pas si vite. Je n'ai pas dit mon dernier mot. *(Il regarde Cécile.)* Pour l'instant, nous causons... Eh bien, causons... Je penserai au travail au moment de partir.

ALINE. — Au moment de partir? Qui vous parle de partir?

Jo. — Mais moi. Vous ne pensez pas que je vais m'incruster ici *ad vitam æternam*? Je ne suis pas comme vous, moi. Je ne vis pas de mes rentes, mais du fruit de mon travail...

ALINE. — Je n'en disconviens pas, mais vous n'allez tout de même pas repartir comme cela, sans rien prendre?

Jo, *vivement.* — Je l'espère bien!

ALINE. — Je veux dire, sans accepter quelque chose.

Jo. — Oh! j'avais bien compris!

ALINE. — Voyons, n'avez-vous pas faim? Avez-vous dîné?

CÉCILE, *outrée.* — Tantaline! Monsieur veut partir, laisse-le donc partir.

ALINE. — Sans rien lui offrir? Jamais de la vie!... Ça ne se fait pas.

Jo, *à Cécile, avec toupet.* — Ben, voyons, puisque je suis Georges... *(Cécile lui lance un regard courroucé.)* Oh! ce regard!...

ALINE. — Aimeriez-vous une tranche de roastbeef?

Jo. — Avec des cornichons, si vous en avez... J'adore ça!...

ALINE, *à Cécile.* — Tu entends, ma chérie, tu entends? Il adore ça!... Tout à fait comme Georges!... *(A Jo :)* Lui aussi les adorait. Il en mangeait avec tout.

Jo, *pince-sans-rire.* — Même avec de la crème au chocolat?...

ALINE. — Oui. *(Se reprenant vivement :)* Non, tout de même pas!... J'y pense, vous préféreriez peut-être une aile de poulet ou une tranche de jambon fumé?

Jo. — Egalement. Je ne détesterais pas, je dois dire, une bonne petite assiette anglaise bien servie, à la française, avec un bon petit coup de rouge par-dessus...

ALINE. — Vous avez de l'appétit. A la bonne heure... c'est bon signe. *(Tout en se dirigeant vers la porte, elle se baisse brusquement et ramasse un os sur le tapis.)* Oh! encore un os de Poupette!... Elle a cette déplorable habitude...

Elle se dirige vers la fenêtre pour le jeter dehors, mais Jo, soudain, se lève d'un bond et vient se poster devant elle.

Jo, *avec une autorité brutale.* — Non, n'ouvrez pas!...

ALINE. — Mais enfin, de quoi avez-vous peur?

Jo. — C'est mon affaire... ça me regarde...

ALINE. — Je ne peux tout de même pas garder ça dans la main... C'est dégoûtant! *(Jo saisit un cendrier sur la cheminée et le lui tend. Elle y dépose l'os.)* Bon, maintenant, je vais m'occuper de votre souper, vous préparer cela de mes propres mains.

Jo. — Lavez-les tout de même avant!... *(Aline va pour sortir par la porte du fond. Jo, brusquement, la retenant :)* Un instant, où allez-vous?

ALINE. — Mais... à l'office.

Jo. — Je vous accompagne... *(Sur le point de sortir, il hésite.)* Non, je reste ici, c'est plus prudent. *(Aline des Aubiers sort. A Cécile :)* Entre nous, tout à fait entre nous, elle n'est pas un peu « siphonée », non?

CÉCILE, *qui ne comprend pas.* — Siphonée?

Jo. — Elle n'est pas un peu dingue?

CÉCILE. — Si.

Jo. — Je m'en doutais. Il y a longtemps qu'elle est comme ça?

CÉCILE. — Oh! oui. Mais cela s'est accentué depuis qu'elle s'occupe de spiritisme, qu'elle fait tourner les tables.

Jo. — Je connais ça... Ces trucs-là, faut pas en abuser. Dès qu'on y croit, on devient gâteux... Nous, on a fait ça, entre copains, un soir, en tôle, pour passer le temps... Le gardien nous avait prêté un tabouret... Savez-vous qui nous avons eu au bout du fil, enfin au bout du tabouret? Ali-Baba!

CÉCILE. — C'est normal.

Jo. — Ah!... Pourquoi?

CÉCILE. — A cause des quarante voleurs!...

Jo. — Il ne m'a dit que quatre mots... mais si je vous les disais, vous n'aimeriez pas ça...

CÉCILE. — Alors, ne les dites pas.

Jo. — Vous avez raison. C'est préférable pour vos chastes oreilles.

CÉCILE. — Nous — je dis nous, parce que je dois participer aux séances, forcément — nous avons obtenu M^me^ Bovary, Antinéa, et le capitaine Fracasse... Vous croyez que ça l'a refroidie? Pas du tout. Elle a prétendu qu'ils avaient réellement existé.

Jo. — Et son médecin, qu'est-ce qu'il en dit?

CÉCILE. — Qu'il n'y a pas encore lieu de s'inquiéter.

Jo. — Heureusement!... En tout cas, elle est marrante!... Vous ne devez pas vous embêter tous les jours avec elle... Elle doit parfois vous entraîner dans de drôles d'histoires...

CÉCILE, *sans aménité.* — Comme ce soir, par exemple...

Jo. — Vous auriez pu tomber plus mal... Mais au fond, si j'ai bien compris, elle me prend pour son neveu réincarné. Je lui ressemble?

CÉCILE. — Oh! pas du tout. Il était beau...

Jo. — Merci!...

CÉCILE. — ...blond, fin, mince...

Jo. — Intelligent, distingué, raffiné, homme du monde... Je vois ça... Nous nous ressemblons comme le jour et la nuit... La nuit, c'est moi, bien entendu... Mais, blague à part, comment se fait-il qu'elle me prenne pour lui?

CÉCILE. — Oh! c'est toute une histoire...

Jo. — Elle m'intéresse...

CÉCILE. — Depuis huit ans, elle s'imagine qu'il est mort à la guerre.

Jo. — Il était soldat?

CÉCILE. — Aviateur... dans la R.A.F. En mil neuf cent quarante-cinq, au cours d'un raid sur l'est de l'Allemagne, son avion a été abattu. Il fut porté manquant. Ma tante l'a cru mort et elle s'est mise à faire tourner les tables pour communiquer avec lui. Et naturellement, elle a reçu des messages... des messages qui émanaient de lui... soi-disant...

Jo. — Quels messages?

CÉCILE. — Toujours le même : « Je viendrai comme un voleur... »

Jo, *qui a compris.* — J'y suis!... Elle s'est imaginé que le premier cambrioleur qui se présenterait serait son neveu réincarné... C'est marrant!

CÉCILE. — Je ne trouve pas.

Jo. — Ça ne tient pas debout, quoi. A supposer qu'on croie à ces fariboles, ça ne pourrait se faire qu'au moment de la naissance, et je ne suis pas un nouveau-né...

CÉCILE. — Bien sûr... mais ma tante affirme qu'exceptionnellement une âme peut se réincarner dans un corps d'adulte...

Jo. — Comment cela?

CÉCILE. — Eh bien, par exemple, à la faveur d'un accident... lorsque quelqu'un meurt... et revient miraculeusement à la vie. Ça arrive quelquefois.

Jo. — Je sais. Je connais même un cas semblable. Mais alors, d'après vous, son neveu... il est mort ou vivant?

CÉCILE. — D'après moi, il est vivant. Manquant ne veut pas dire mort.

Jo. — Evidemment. Seulement la guerre est terminée depuis un bon bout de temps.

CÉCILE. — Qu'est-ce que ça prouve?

Jo. — Tout au plus qu'il n'est pas très pressé de revenir... ou qu'il a de bonnes raisons de rester où il est... *(Brusquement, repris par son inquiétude :)* Mais qu'est-ce qu'elle fiche là-bas, depuis tout ce temps? Bougez pas, je vais voir.

CÉCILE, *surprise par sa brusquerie.* — Qu'est-ce qui vous prend?

Jo. — Des fois qu'on m'aurait fait le coup de la réincarnation pour m'endormir... Dans ce métier, il faut s'attendre à tout.

Jo se dirige vers la porte du fond, l'ouvre, tend l'oreille.

LA VOIX D'ALINE, *de l'office.* — J'arrive... j'arrive...

Jo revient près de la cheminée, s'y accoude, détendu.

Jo. — Alors, toujours impatiente de me voir partir?

CÉCILE. — De plus en plus.

Jo. — Pourquoi? On parlait pourtant bien gentiment tous les deux. Et si je restais quelques jours, histoire de vous... embêter?

CÉCILE. — Vous seriez un mufle, tout simplement.

Jo. — Ce n'est pas toujours désagréable d'être un mufle.

CÉCILE. — Vous mériteriez que je ne vous adresse plus la parole.

Jo. — Ce serait dommage. Supposez tout de même que votre tante insiste pour que je prenne quelques jours de vacances auprès d'elle... Supposez...

CÉCILE. — J'espère qu'elle n'insistera pas au point que vous ne puissiez refuser...

Le regard de Jo tombe sur un bibelot de prix qui se trouve sur la cheminée. Intrigué, il le prend, l'examine.

JO. — Tiens, ce n'est pas mal, ça...

CÉCILE. — C'est un vulgaire encrier.

JO. — Pas si vulgaire que ça.

CÉCILE. — C'est du métal doré. Il n'a aucune valeur.

JO. — Je ne suis pas de votre avis. *(Il le soupèse.)* C'est de l'or massif... *(Il l'examine de plus près.)* C'est anglais. Belle pièce... Objet rare... original... *(Il le remet à sa place.)* Très intéressant. *(Désignant du regard un petit tableau accroché au mur :)* Et ça, c'est un Corot?

CÉCILE, *feignant le mépris.* — Une vulgaire copie.

JO. — Que vous dites... C'est fou ce qu'il peut y avoir de choses vulgaires dans cette bicoque... Oh! pardon, dans ce château!... Et ce vase, là-bas, c'est du vulgaire Chine de la période des Ming, je parie? Faut pas essayer de me raconter des blagues, vous perdriez votre temps... Dans ces trucs-là, je suis de première... Ce n'est pas pour rien qu'on m'a surnommé « Jo l'Antiquaire »...

CÉCILE, *ironique.* — Jo l'Antiquaire, ce n'est pas mal.

JO. — C'est surtout bien porté!... Et tenez, puisque nous parlons de ça, je vais vous dire mon rêve... Quand je me retirerai, j'aimerais avoir un petit magasin d'antiquités, rue des Saints-Pères ou rue Jacob... où je recevrais des femmes du monde, comme vous... Si vous venez me voir, je vous ferai des prix... Vous ne serez pas volée, allez!

ALINE, *entrant et portant un plateau chargé de victuailles.* — Voilà. J'arrive... Je vous ai fait attendre... Vous devez mourir de faim... Il faut m'excuser, je n'ai pas l'habitude. *(A Cécile :)* Cécile, mets la nappe, je l'ai sortie. Elle est sur la table de l'office. *(Cécile sort, de mauvais gré. A Jo :)* Ne faites pas trop attention à ce qu'elle dit, c'est une originale!... *(Cécile entre avec la nappe, qu'elle étale sans enthousiasme sur la table.)* Avançons la table près du feu... là... il aura plus chaud... *(Jo s'approche pour leur donner un coup de main.)* Non, non, ne vous dérangez pas. Asseyez-vous là... *(Jo prend une chaise.)* Non, non, prenez le fauteuil. Vous serez mieux. Pour bien manger, il faut être bien assis. *(Elle lui avance le fauteuil près de la table et il s'assied.)* Vous avez chaud? Vous êtes à votre aise?

JO. — Je me sens comme chez moi.

ALINE. — A la bonne heure. Vous avez tout ce qu'il vous faut?

JO. — Une fourchette?

ALINE. — Cécile, va chercher une fourchette pour M. Jo. Et apporte le vin en même temps... Il est sur le Frigidaire.

Cécile sort à contre-cœur. Pendant ce temps, Jo prend un cornichon avec les doigts et le mange.

JO. — Ils sont exquis, vos cornichons.

ALINE. — Sa propre expression!... C'est extraordinaire!... C'est inouï!... Je dirai même que c'est confondant!... *(Cécile rentre, tend la fourchette à Jo. Il la prend sans dire merci.)* Il ne vous manque plus rien?

JO. — Un couteau.

ALINE. — Oh! pardon... Cécile, un couteau, s'il te plaît. *(Cécile sort.)* Le service laisse à désirer, mais il ne faut pas m'en vouloir. Voulez-vous que j'aille réveiller Constance?

JO. — Non, non, pas de larbins. Je m'en méfie. Restons entre nous, c'est préférable. *(Cécile rentre, tend un couteau à Jo d'un air méprisant.)* Merci.

CÉCILE. — Vous commencez à devenir poli. Bravo!...

JO. — Je suis très sensible à ce premier encouragement. Espérons que ce ne sera pas le dernier.

CÉCILE. — Espérons que si.

ALINE. — Voyons, Cécile, sois un peu plus aimable avec M. Jo. Il est notre hôte, après tout.

CÉCILE, *sarcastique.* — J'admire cet « après tout »... Après tout, en effet, il est notre hôte... Et quel hôte!...

ALINE. — Cesse de persifler comme cela!... *(A Jo :)* J'espère bien, monsieur Jo, que vous allez nous faire le plaisir de rester quelques jours avec nous...

CÉCILE, *vivement.* — Voyons, Tantaline, tu n'y penses pas? Tu oublies que Monsieur est un voleur...

ALINE, *scandalisée.* — Un voleur? *(Elle réalise.)* Oui, bon, et après, qu'est-ce que ça fait?

CÉCILE. — Comment, qu'est-ce que ça fait? Tu trouves normal de garder sous ton toit un cambrioleur sans scrupule...

JO, *la coupant.* — Dans mon métier, c'est la première qualité, mademoiselle. Dans tous les métiers, d'ailleurs.

CÉCILE, *poursuivant sa pensée.* — ...un bandit de grands chemins ou, qui sait, un membre du gang des tractions ou de la bande de Bébé-la-Banane...

JO. — Vous me faites trop d'honneur, mademoiselle... J'appartiens seulement au G.P.C.

ALINE, *triomphante, à Cécile.* — Tu vois!...

JO, *imperturbable.* — Autrement dit, au « Gang des pilleurs de châteaux ».

CÉCILE. — Il ne te l'envoie pas dire!...

JO. — Oh! vous savez, il ne faut pas que cela vous effraie. C'est une toute petite affaire, que nous venons de mettre sur pied avec quelques copains. *(Un temps.)* Malheureusement, ça ne durera pas longtemps.

ALINE, *s'intéressant.* — Ah! pourquoi?

JO. — Parce que nous avons un redoutable concurrent.

ALINE. — Une bande rivale?

JO, *avec un sourire malin.* — Justement. *(Un temps.)* L'Etat. Du train où il y va, il n'y aura bientôt plus de châteaux à piller, ni même de châtelains d'ailleurs...

ALINE. — C'est exactement ce que je disais, avant-hier, à mon contrôleur... *(Enfourchant son cheval de bataille :)* Si vous voyiez ma feuille d'impôts, c'est une honte, un véritable scandale!... Je vous la montrerai, vous ver-

rez!... *(Elle s'emporte toute seule.)* C'est inimaginable!... C'est du vol pur et simple!... Ils nous saignent comme des poulets et, quand ils nous ont presque tout pris, que nous sommes épuisés, vidés, à bout de souffle, morts même, ils ne nous laissent pas encore tranquilles. Ils prélèvent des droits de succession pharamineux... *(A Cécile, sans transition, brusquement calmée :)* Ce garçon est suprêmement intelligent. Je crois entendre parler Georges. *(A Jo :)* Je vois que nous avons beaucoup d'idées communes. Nous sommes faits pour nous entendre. Il faut absolument que vous restiez quelques jours avec nous... *(Jo veut parler, elle le coupe.)* Si, si, il le faut absolument... Je vous promets que vous ne le regretterez pas. Je suis une véritable tante gâteau... n'est-ce pas, Cécile? Allons, dis-le!...

Cécile reste muette.

Jo. — N'insistez pas, elle ne répondra pas.

ALINE. — Vous l'intimidez.

Jo. — Ça doit être ça!

CÉCILE, *ironique.* — Monsieur est un homme tellement supérieur, n'est-ce pas?

Jo. — Peut-être plus que vous ne le pensez...

CÉCILE. — Dans le genre gangster, assurément.

Jo, *s'énervant.* — Dans le genre qui...

ALINE, *intervenant pour les calmer.* — Mes enfants... mes enfants, voyons!... Vous n'allez pas déjà commencer à vous chamailler!... Ce serait dommage de gâcher une soirée comme celle-ci... *(A Jo :)* Alors, c'est entendu, vous restez?

Jo, *feignant d'être vexé.* — Après ce que Mademoiselle vient de dire, ce sera un peu difficile...

ALINE, *ton de reproche, à Cécile.* — Tu vois... à cause de tes manières...

Jo. — Ne l'attrapez pas!... Je plaisantais... Je ne peux pas rester.

ALINE. — Votre profession vous laisse fort peu de loisirs, je sais... mais vous prenez bien quelquefois des vacances?

Jo. — Oui, mais jamais en pleine saison. Ce serait au mois de juillet, là, je ne dirais pas non... parce qu'alors les affaires marchent au ralenti... les châteaux sont pleins d'invités, les nuits trop courtes... et puis, il y a de ces sacrés clairs de lune... tandis que maintenant, on peut y aller... tout le monde est rentré à Paris... les jours diminuent... les nuits sont bien noires... Non, non, vraiment, ce n'est pas possible pour le moment...

ALINE. — Vous me désolez.

Jo, *suffisant.* — Je sais, mais...

ALINE. — Voyons, nous sommes jeudi. Restez jusqu'à lundi.

Jo. — Attendez... que je consulte mon « petit carnet de bal »...

ALINE. — C'est ça, consultez!...

Il sort de la poche de son veston un petit carnet, le consulte.

Jo. — Impossible, j'ai un week-end très chargé... Pour ne rien vous cacher, je peux même vous dire que je reviens dans cette région.

ALINE. — Où ça?

Jo. — Secret professionnel.

ALINE, *implorant.* — Jusqu'à samedi seulement?

Jo. — Je ne peux pas non plus. Demain, nous avons une petite excursion à faire en Seine-et-Marne, chez un diamantaire...

ALINE. — Un diamantaire?

Jo. — Oui, enfin, un prince hindou plein de diams... Il ne sait qu'en faire, le pauvre... On va le soulager un petit peu.

ALINE. — Mais, dites-moi, vos amis pourront bien se passer de vous, pour une fois!

Jo. — Pensez-vous!... Sans moi, ils seraient fichus de rater leur coup... Et puis ils ne connaissent pas la valeur des choses... tandis que moi... Venez avec nous?

ALINE. — Oui... *(Vivement :)* Mais non, C'est impossible. J'ai rendez-vous avec Catherine de Médicis.

Jo. — Dans ce cas...

ALINE, *désolée.* — Alors, vraiment, vous ne pouvez pas?

Jo, *tout en regardant Cécile.* — Tenez, ce que je peux faire, pour vous faire plaisir, c'est passer la nuit ici... là... sur ce canapé... Mais demain, je vous préviens, à 8 heures tapant, je mets les voiles... enfin je m'en vais.

ALINE. — Dormir sur un canapé? Vous? Jamais je ne permettrai une chose pareille, jamais, jamais!... Vous dormirez dans un lit et dans la plus belle chambre du château... la chambre bleue... celle de Georges... Depuis son départ, personne n'y a couché, vous serez le premier... *(Scandalisée, Cécile sort brusquement.)* Je vais vous la préparer.

Jo. — Mais non, ne vous dérangez pas.

ALINE. — Ce n'est pas un dérangement, c'est un plaisir...

Jo. — Je vous assure que ce canapé fera très bien mon affaire...

ALINE. — Ta ra ta ta... *(A Cécile, qu'elle n'a pas vue partir :)* Cécile, viens m'aider... Tiens, elle est déjà partie!... *(A Jo :)* Ça ne vous ennuie pas de rester seul pendant cinq minutes? Vous n'aurez pas peur?

Jo. — Pensez-vous... j'ai l'habitude... D'ailleurs, je ne suis pas tout à fait seul... J'ai un ami qui ne me quitte jamais... *(Sortant son revolver, il le brandit dans la direction d'Aline.)* Si quelqu'un vient, je tire... *(Mouvement d'effroi d'Aline)* ...en l'air...

ALINE, *vivement.* — Ne vous en avisez pas... Nous serons juste au-dessus.

Jo. — Ah! parce que « ma » chambre est au-dessus de ce salon?

ALINE, *sans malice.* — Oui, à côté de celle de Cécile...

Elle sort. Jo s'esclaffe de rire, se lève, se dirige précipitamment vers la fenêtre, l'ouvre le plus largement possible, siffle deux fois, puis vient se rasseoir à table. Aussitôt, Canari — son complice, en

savates, en casquette, souple et désarticulé comme un acrobate — entre d'un seul bond dans la pièce. Il a un fort accent faubourien.

CANARI. — Et alors? Qu'est-ce qui se passe?

JO, *calmement.* — Assieds-toi!...

CANARI, *suffoqué en apercevant Jo en train de manger.* — Non, mais... non, mais t'es pas complètement cinglé? Qu'est-ce qui te prend?

JO. — Tu le vois... je me restaure...

CANARI. — Tu te restaures!... Il se restaure!... Pendant que je me gèle le c..., dehors, à faire le guet!... Eh bien, mon colon, t'as pas peur!... Continue... continue... je te regarderai faire... Il se restaure!... Non, mais!...

JO. — T'as fini de râler? *(Canari se tait.)* Bon. Je t'ai fait venir pour te dire que je reste ici jusqu'à demain...

CANARI. — Jusqu'à demain? Because?

JO, *agacé.* — « Because? » J'ai bien le droit de passer la nuit où ça me plaît, il me semble!... sans demander la permission à « Monsieur Canari »... Tu diras aux copains qu'ils ne s'inquiètent pas, que je rentrerai demain matin avec le butin. Compris?

CANARI. — Compris, mais c'est pas régulier.

JO. — Régulier ou pas régulier, c'est comme ça.

CANARI. — Ça tournera mal, cette histoire-là...

JO. — Tu me prends pour un enfant de chœur? T'inquiète pas, je sais à qui j'ai affaire.... La rombière est complètement piquée. Elle m'a pris pour son neveu réincarné, figure-toi...

CANARI, *abasourdi.* — Réincarné?

JO. — Je t'expliquerai ça plus tard. Alors, poulet, cornichons, Chambertin... et du « Monsieur Jo », gros comme le bras... Une femme en or, je te dis!

CANARI. — Et l'autre?

JO. — L'autre? Aucun danger, c'est sa nièce... Mais entre nous, mon vieux, quelle nièce!... Une taille, des yeux, des jambes, un balcon!... Et avec ça une allure, une race!... On sent que ça vous dédaigne, que ça vous méprise, que ça vous pulvériserait si ça le pouvait. Moi, j'aime ça, qu'est-ce que tu veux... ça me change.

CANARI. — Je m'en doutais qu'il y avait une histoire de souris là-dessous.

JO, *redevenant agressif.* — Ça te gêne?

CANARI. — Non, mais ça te perdra, Jo, méfie-toi... Les femmes, ça a plus d'un tour dans leur sac... et puis ça bavarde... ça questionne... Un mot de trop peut tout fiche en l'air...

JO, *s'emportant.* — Je sais tenir ma langue, non? J'ai fait mes preuves? Et puis, ça suffit comme ça. Que ça te plaise ou que ça ne te plaise pas, je couche ici, ce soir. C'est décidé.

CANARI. — Bon, bon, te fâche pas!...

JO. — Et pas un mot à la grande Nana, surtout.

CANARI. — Bien sûr, ça lui ferait pas plaisir...

JO. — Maintenant, file!...

CANARI. — Je n'aime pas beaucoup rentrer les mains vides... Tu te rends compte, venir ici en camionnette pour repartir bredouille... les copains vont rigoler...

Il sort un sac de toile de dessous son veston.

JO. — Puisque je te dis que je rapporterai le butin demain matin!

CANARI. — D'accord, mais c'est une question de principe.

Il prend l'encrier en or sur la cheminée.

JO. — Pose ça!...

CANARI. — Tu rigoles! Du jonc massif!

JO. — Je te dis de remettre ça où tu l'as pris.

CANARI, *s'exécutant et désignant une miniature.* — Je fauche ça...

JO. — Non!

CANARI, *désignant le Corot.* — Ça, alors... ça ne m'a pas l'air mal...

JO. — Tu parles!... Un Corot!...

CANARI. — Je le prends?

JO. — Non!...

CANARI. — Ben m... alors, on ne peut plus travailler, maintenant?

JO. — Mais bougre d'idiot, puisque je reste ici, rien ne doit disparaître avant mon départ!... T'as compris?

CANARI, *écœuré.* — Misère de misère!... Voir là, devant soi, un Corot... n'avoir qu'à lever la main pour le mettre en lieu sûr et devoir me tourner les pouces, c'est à vous dégoûter du métier... ça me rend malade.

JO, *lui tendant un verre de vin.* — Tiens, bois un coup, ça te remettra... *(Canari va porter le verre à ses lèvres, lorsqu'on entend du bruit.)* On vient... file!...

Dans un dernier réflexe, Canari s'empare du plat d'argent qui se trouve sur la table. Jo le lui arrache brutalement des mains, le pose sur la table, puis se dirige vers la porte du fond pour voir si personne n'arrive. Pendant ce temps-là, Canari sort par la porte-fenêtre. Cécile entre.

CÉCILE. — Mlle des Aubiers m'a « ordonné » de venir vous tenir compagnie...

JO. — Charmante femme...

CÉCILE. — « De peur que vous ne vous ennuyiez tout seul », m'a-t-elle dit. Alors je viens.

JO. — A contre-cœur et toutes griffes dehors. Asseyez-vous quand même.

CÉCILE. — Merci... Je fais comme chez moi... *(Un temps. Cécile dévisage Jo longuement, comme si elle le détaillait. Physiquement, il lui plaît, c'est certain... Puis, comme à elle-même, avec une nuance de regret :)* Quelle honte!... Oui, quelle honte!...

JO. — Comment, quelle honte?

CÉCILE. — Jeune et plein de santé comme vous l'êtes... Exercer un métier pareil... Quelle déchéance... et quel dommage! Quand on

pense à tout ce que vous auriez pu faire de bien dans la vie...

Jo. — Ah! oui... Quoi, par exemple?

Cécile. — Je ne sais pas, moi... Avec votre physique, vous auriez pu exercer un métier convenable... Il n'en manque pas... Vous êtes plutôt sympathique...

Jo. — Merci pour le « plutôt »!...

Cécile. — Jeune, solide... bien bâti... vous inspirez confiance.

Jo, *ironique.* — Oh! je ne manque pas de qualités, c'est certain...

Cécile. — Oui, vraiment, quel dommage!... Est-ce donc si difficile d'être honnête... comme tout le monde?...

Jo, *ricanant.* — Honnête?... Comme tout le monde?... Là, permettez-moi de rigoler un tantinet... Est-ce qu'on peut encore exercer un « métier honnête » aujourd'hui... et gagner de quoi vivre convenablement?

Cécile. — Mais bien sûr.

Jo. — En travaillant, sans doute?

Cécile. — Naturellement.

Jo. — Quelle blague!... Le travail... Le travail... Mon père n'avait que ce mot-là à la bouche et il est mort sans un rond. Moi aussi, j'ai travaillé, après mon bac — car j'ai mon bac, pour le cas où vous en douteriez... J'ai travaillé comme secrétaire... *(Enumérant :)* Agence de presse, Prêts à la construction, Agence immobilière... Partout, crevé de faim. La guerre, le marché noir. Je vendais du beurre, que j'allais chercher en Normandie, pour que des poupées dans votre genre puissent en avoir un peu sur leur table, au petit déjeuner... Puis de vraies savonnettes pour peaux délicates... Inutile de vous dire que ça m'a tout de suite mieux réussi. Pour la première fois, j'ai mangé à ma faim en plein moment des restrictions... Ça ne vous dit rien, ça?... *(Un petit temps.)* Aujourd'hui, le marché noir est fichu... jusqu'à la prochaine. Pas question, naturellement, de reprendre mon ancien métier. Des secrétaires, il y en a dix fois de trop. Il y a trop de tout, d'ailleurs; c'est à se demander comment ça va finir...

Cécile. — Bon, mais tout cela ne me dit pas comment vous êtes devenu...

Jo. — Gangster? Ça vous intéresse, hein? *(Cécile fait un signe de tête affirmatif.)* C'est bien simple!... Un ami venait de fonder le G.P.C. Il m'a offert de m'embaucher, comme « conseiller artistique ». J'ai accepté. Au début, je ne faisais qu'estimer les objets de valeur, moyennant une commission sur les ventes... Puis, petit à petit, forcément, j'ai mis la main à la pâte... Ce n'est pas toujours aussi désagréable qu'on pourrait le croire... On a des émotions... on voit du paysage... et de jolies filles de temps en temps, comme ce soir...

Cécile. — Je vous dispense bien volontiers de me faire des compliments.

Jo. — Oh! il ne faut pas vous formaliser... Je suis un cambrioleur, c'est entendu, mais ça ne m'empêche pas d'avoir du goût... Je n'ai jamais aimé que de belles filles... Toutes n'étaient pas des modèles de distinction, ça, d'accord... mais pour ce qui est de la beauté, elles auraient remporté le premier prix à un concours de « miss », les doigts dans le nez!...

Cécile. — Les doigts dans le nez! Quelle expression!...

Jo, *devant l'air méprisant de Cécile.* — Evidemment, mon langage vous choque... Vous préféreriez entendre des fadaises de la bouche d'un financier, d'un politicien, de tous ces gens qui vivent du menu fretin, alors que nous, nous vivons des riches... et de leur superflu encore...

Cécile. — Eux, du moins, ne volent pas.

Jo. — Si, mais légalement, et avec la police derrière eux pour les protéger... Tandis que nous, elle est à nos trousses pour nous abattre...

Cécile. — Et ils ne tuent pas, comme vous.

Jo. — Mademoiselle, un cambrioleur qui connaît son métier ne tue jamais, mettez-vous bien ça dans la tête!... Bien sûr, comme partout, il y a des salopards, mais c'est l'exception... Evidemment, vous, vous vivez dans le luxe, autant dire dans du coton, sans rien fiche de vos dix doigts... Vous ne pouvez pas comprendre. Vous ne pouvez rien comprendre. Naturellement, vous voyez à droite.

Cécile. — Certainement. Et je m'en vante.

Jo. — Je l'aurais parié.

Cécile. — Vous, vous êtes communiste, évidemment.

Jo. — Moi? Je ne suis rien du tout. Je suis un homme libre. C'est plus commode et souvent plus propre. Je me contente de prendre l'argent où il est. C'est mon seul principe. Et voici ma devise : « Je vole de mes propres ailes... » Oh! vous pouvez hausser les épaules... Elles sont d'ailleurs très belles, vos épaules!... Votre taille aussi... Vous avez une ligne du tonnerre de D...!...

Jo s'approche de Cécile pour lui prendre la taille.

Cécile, *reculant.* — Ah! je vous en prie!

Jo. — Et un petit balcon...

Cécile. — Un balcon?

Jo. — Oui... deux petits seins rudement bien accrochés...

Cécile. — N'approchez pas!

Jo, *continuant à avancer.* — Oh! là là, quel dédain!... Vous m'amusez, tenez!... Ça vous dégoûterait, hein, qu'un type comme moi — un cambrioleur — ose porter ses mains sur votre jolie peau de luxe... votre peau pour milliardaires?... Chasse gardée!... Quelle honte ce serait! Oh! et après tout, pourquoi est-ce que je m'en priverais!

Il la prend brusquement par la taille. Elle le gifle. Silence impressionnant. Ils sont face à face, sans bouger; elle, attendant, inquiète, ce qu'il va faire, lui sans réaction apparente. Alors, s'enhardissant, Cécile lui lance avec dégoût :

Cécile. — Lâche!... Vous êtes un lâche!...

Jo, *réagissant.* — Moi, un lâche? Répétez-le!

Cécile. — Vous êtes un lâche!...

Jo. — Ah! je suis un lâche! *(De sa main restée libre, Jo saisit les cheveux de Cécile, la forçant à rejeter la tête en arrière. Pendant un moment, on peut croire qu'il va la frapper, mais brusquement il l'embrasse sur la bouche. Elle tente d'abord de se dégager, mais, n'y parvenant pas, elle s'avoue vaincue et cesse toute résistance. Le baiser terminé, elle reste un moment comme interdite, sans réaction. Puis elle lui administre une seconde gifle. Jo, beau joueur :)* Cette fois, je l'ai méritée!

Cécile. — Allez-vous-en!... Vous me dégoûtez!...

Jo. — Ah! non... plus maintenant! plus maintenant! Après deux baisers pareils... et deux gifles aussi prometteuses, on n'a pas le droit de s'en aller!... Ou alors on est un imbécile!... Pardonnez-moi si j'ai l'air de me vanter, mais moi, je ne suis pas un imbécile. Non, je reste.

Cécile. — Vous êtes immonde!

Jo. — Et vous, délicieuse!

Cécile. — Justement. Nous n'avons rien de commun.

Jo. — Si... notre jeunesse et notre appétit de vivre... Nous sommes faits pour nous entendre, croyez-moi... Reconnaissez d'ailleurs que j'embrasse bien.

Cécile. — Et que je gifle encore mieux!...

Jo. — Simple réflexe. Ça passera.

Cécile. — Avec vous... avec un voleur, jamais!...

Jo. — On dit ça... et puis, le lendemain, on ne sait déjà plus ce qu'on a dit la veille... Je connais la chanson... Tenez, même maintenant, si je vous embrassais, vous ne me gifleriez plus.

Jo s'approche de nouveau de Cécile pour l'embrasser, mais elle se lève brusquement du fauteuil.

Cécile, *avec force.* — Si vous essayez encore de me toucher, je téléphone à la police...

Jo, *amusé.* — Excellente idée!... Dépêchez-vous! Le téléphone est là, qui vous attend...

Cécile. — N'insistez pas, parce que ce sera vite fait.

Jo. — Vraiment?

Cécile. — Vous pensez que je n'oserai pas, n'est-ce pas?

Jo. — Au contraire, je vous le demande... *(Elle se dirige résolument vers le téléphone, prend le récepteur et constate avec surprise que le fil a été coupé. Elle regarde Jo, furieuse. Jo sort tranquillement une pince de sa poche et la lui montre :)* Avec ça...

Il remet la pince dans sa poche.

Cécile. — Je comprends maintenant pourquoi vous vous sentez si fort...

Jo. — Mais voyons, c'est l'A.B.C. du métier... *(Comme s'il récitait un article du code du parfait cambrioleur :)* « Quand on a pénétré dans la place, primo : couper les fils du téléphone, afin d'empêcher toute communication avec l'extérieur; deuxièmement, menacer ou ligoter les intrus ou les gêneurs... au besoin les bâillonner. » Vous remarquerez que je n'ai vraiment pas abusé de ma force à votre égard... j'ai plutôt été gentil...

Aline des Aubiers entre.

Aline. — Voilà. Votre chambre est prête... Dites-moi, mon enfant, il y a quelque chose qui me chiffonne...

Jo. — Ah!... Quoi?

Aline, *un peu embarrassée.* — Je voudrais vous demander... Avez-vous déjà eu un accident?

Jo. — Comment?

Aline. — Mais un accident terrible... mortel?

Jo. — Mortel, vous avez dit le mot juste. Un jour, à Bougival, juste après la libération, des salopards m'ont fauché 20 kilos de beurre que je ramenais de Normandie... Il y a eu de la bagarre, des coups de feu... J'ai reçu une balle dans le ventre... On m'a transporté dans une clinique... On m'a opéré... J'ai été laissé pour mort sur la table d'opération... Il paraît que mon cœur ne battait plus... On m'a même recouvert d'un drap blanc... Puis, plusieurs heures après, une infirmière, en entrant par hasard dans la salle où on m'avait remisé, s'aperçut que le drap bougeait. Elle le souleva. Mon cœur s'était remis à battre. Tout le monde, là-bas, a cru à un miracle...

Aline, *très intéressée.* — Et cela s'est passé en quelle année?

Jo, *réfléchissant.* — Attendez... en 1945...

Aline, *frappée.* — Vous dites... en 1945?

Jo. — Le 14 décembre, exactement.

Aline. — Le jour même où nous avons appris que Georges était porté manquant! *(A Cécile, triomphante :)* Tu vois!... N'est-ce pas bouleversant? N'est-ce pas confondant? Oseras-tu nier l'évidence?

Cécile. — C'est une coïncidence, tout simplement.

Aline, *énervée.* — Une coïncidence!... Une coïncidence!... *(A Jo :)* Ne faites pas attention à ce qu'elle dit... Cette petite est folle!... Elle s'obstine à nier l'évidence!... *(Lui ouvrant les bras :)* Mon enfant, après ce que vous venez de m'apprendre, plus aucun doute n'est permis. Vous êtes mon neveu et je vous garde... *(Elle embrasse Jo, puis à Cécile, impérative :)* Embrasse ton cousin!...

Mais Cécile ne bouge pas.

RIDEAU

ACTE II

Même décor. Quatre jours plus tard. Dix heures du matin. Cécile parcourt le courrier du matin. Aline des Aubiers entre.

ALINE. — Cécile, tu n'as pas vu M. Jo?

CÉCILE. — Non, Tantaline.

ALINE. — Je le cherche partout. Il est introuvable.

CÉCILE. — Je l'ai surpris plusieurs fois en extase devant la vitrine du grand salon, en train de lorgner le scarabée incrusté de rubis... Ça ne m'étonnerait pas qu'il y soit encore.

ALINE. — J'en viens. Il n'y est pas. Il faut absolument que je le voie. Poupette n'est pas bien. Elle a le nez chaud. Elle gémit. Elle n'a rien mangé ce matin. Il me dira sûrement ce qu'il faut faire.

CÉCILE, *ironique.* — Ah! parce qu'il est également vétérinaire?

ALINE. — Comment, également?

CÉCILE. — Mais oui. Il est ici depuis quatre jours et il a déjà été chauffeur, expert en tableaux, médecin, électricien, cuisinier, conseiller fiscal, que sais-je encore... C'est beaucoup de choses pour un cambrioleur.

ALINE. — Cécile, ma chérie, j'aimerais que tu cesses, une fois pour toutes, de le considérer comme un cambrioleur. C'est très désobligeant pour lui.

CÉCILE. — Tu ne voudrais tout de même pas que je lui fasse des grâces, par-dessus le marché?

ALINE. — Non, mais tu pourrais être moins désagréable avec lui. Chaque fois qu'il te parle ou qu'il te passe un plat, à table, on dirait que tu vas le mordre. Il pourrait s'en formaliser, à la fin... N'oublie pas que c'est grâce à lui que tu as encore tes bijoux.

CÉCILE. — C'est surtout « grâce à lui » que j'ai bien failli ne plus les avoir. Il y a une nuance.

ALINE. — Oui, enfin, il aurait pu te les prendre et il ne l'a pas fait.

CÉCILE. — En somme, tu voudrais que je lui saute au cou, avec toutes les marques de la plus vive reconnaissance?

ALINE. — Il ne s'agit pas de ça. Tu dépasses ma pensée.

CÉCILE. — De fort peu, j'en suis sûre. Non, Tantaline, tu m'en demandes trop. Si je ne le voyais que cinq minutes par jour, je pourrais le supporter, et encore... Mais il est toujours fourré ici, à tourner autour de moi. Je ne puis faire un pas sans le rencontrer. Quand je pense qu'hier soir il a eu l'insolence de m'appeler par mon prénom.

ALINE. — Qu'est-ce que tu veux, il est excusable, ce garçon. Dans sa vie antérieure, il était amoureux de toi.

CÉCILE. — Oui, mais ça, moi, tu sais ce que j'en pense... Ce qui m'est aussi désagréable, c'est de le voir se pavaner dans un costume de Georges. Hier, en me promenant dans le parc, je remarque tout à coup, au détour d'une allée, un homme en complet beige... le beau complet beige de Georges. Sur le moment, ça m'a fait un choc. J'ai cru qu'il était revenu.

ALINE. — Mais, ma pauvre enfant, Georges... Oui, enfin, parlons d'autre chose. Si le complet beige te gêne, il en mettra un autre demain.

CÉCILE. — Ah! parce qu'il va les mettre tous les uns après les autres?

ALINE. — Naturellement, puisqu'ils lui vont si bien. On jurerait qu'ils ont été faits pour lui.

CÉCILE. — A condition de raccourcir les pantalons.

On frappe à la porte.

ALINE. — Entrez! *(Constance entre, une cigarette aux lèvres, un carnet à la main et un pantalon bien repassé sur le bras.)* Constance, vous n'avez pas vu M. Jo?

CONSTANCE. — Non, mademoiselle.

ALINE. — Constance, je vous avais demandé de ne plus fumer... *(Constance a un air*

ennuyé.) Qu'est-ce que ça signifie? Vous savez pourtant que le tabac n'est pas recommandé aux médiums.

CONSTANCE. — C'est M. Jo qui me l'a offerte hier soir, mademoiselle... Alors j'ai pensé que Mademoiselle ne dirait rien si je la fumais.

ALINE. — Bon. Que voulez-vous?

CONSTANCE. — J'apporte les comptes de ménage. Si Mademoiselle veut vérifier?

ALINE. — Non, Constance, gardez le carnet. A l'avenir, vous le donnerez chaque samedi à M. Jo. C'est lui qui vérifiera à ma place.

CONSTANCE. — Bien, mademoiselle.

CÉCILE, *à Aline.* — Tu as bien dit « chaque samedi »?

ALINE. — Oui. Pourquoi?

CÉCILE. — Il va s'installer ici définitivement?

ALINE. — Je l'espère bien!

CÉCILE. — Et tu n'as pas peur de la police?

ALINE. — La police? Que vas-tu chercher là? M. Jo se moque de la police. D'ailleurs, je vais te rassurer complètement. Hier soir, il m'a remis son revolver, sa pince monseigneur et son passe-partout, en me disant : « Gardez-les, mademoiselle, je n'en ai plus besoin. » J'ai trouvé ce geste tellement émouvant, tellement noble que j'ai failli en pleurer de joie...

CÉCILE. — Franchement, je ne vois pas ce que cette phrase et ce geste ont de si noble et de si rassurant.

ALINE. — C'est pourtant clair. Ça prouve qu'il a décidé de renoncer à son passé. Constance, répétez à M^lle^ Cécile la phrase qu'il vous a dite, hier...

CONSTANCE. — « Les femmes, c'est une bande de vaches... »

ALINE, *vivement.* — Mais non, voyons, pas celle-là...

CONSTANCE. — Ah! oui, l'autre... Il était allongé là, en train de rêver, en fumant un cigare... J'entre pour lui servir sa Bénédictine et il m'a dit, comme ça, en me regardant dans le blanc des yeux : « Quand on vit ici, c'est facile d'être honnête ».

ALINE, *triomphante, à Cécile.* — Tu vois!... Douteras-tu encore, après cela, de sa métamorphose?

CÉCILE. — Sa métamorphose? Laisse-moi rire. Avant dix jours, il te redemandera son revolver, sa pince monseigneur et il recommencera à voler, à tuer...

ALINE, *outrée.* — Oh! Cécile!...

CÉCILE. — Et à violer les femmes.

ALINE. — Oh! quelle horreur!...

CÉCILE. — Je sais ce que je dis.

ALINE. — Pourquoi, il t'a violée? *(A Constance, vivement :)* Laissez-nous, Constance!

CÉCILE. — Non, non, restez, Constance... Vous aussi, vous avez besoin d'être éclairée sur les magnifiques possibilités de ce vilain monsieur... *(Se tournant vers Aline :)* Je me suis tue, Tantaline, pour ne pas t'alarmer, mais le soir même de son arrivée il s'est conduit envers moi d'une façon absolument ignoble. Il est venu dans ma chambre.

ALINE. — Tu n'avais donc pas fermé ta porte à clef?

CÉCILE. — Si. Seulement il avait sa pince monseigneur.

ALINE, *très intéressée.* — Ah! mon Dieu... Et alors?

CÉCILE. — J'étais à peine au lit qu'il est entré... Ça, je dois dire qu'il a ouvert la porte avec une dextérité remarquable, je n'ai rien entendu... Il s'est avancé vers moi, doucement, dans l'obscurité... presque comme un fantôme...

ALINE. — Ça devait être assez impressionnant... Alors?...

CÉCILE. — Je me suis assise sur mon lit pour me défendre... J'ai allumé ma lampe de chevet... Il m'a regardée fixement, sans rien dire... avec des yeux terribles... enfin terriblement étranges... tu sais... comme s'il allait me dévorer...

ALINE. — Bon... mais après?

CÉCILE. — J'ai essayé de soutenir son regard...

ALINE. — Et alors?

CÉCILE. — Il était plus fort que moi... Et puis, il me faisait peur... une peur!... Jamais je n'ai eu aussi peur!...

ALINE. — Il fallait crier!...

CÉCILE. — J'ai essayé... Je n'ai pas pu... J'étais sans voix, littéralement...

ALINE. — Tu pouvais au moins sonner.

CÉCILE — Impossible... J'étais comme paralysée...

ALINE. — Bon... et alors?

CÉCILE. — Voyant que je ne bougeais pas, il s'est assis sur le lit... m'a pris la main... Puis il m'a dit sur un drôle de ton : « Vous avez raison, je suis immonde. » Il s'est levé... et il est parti.

ALINE. — C'est tout?

CÉCILE. — C'est tout!

ALINE, *rassurée.* — Eh bien, mais c'est très bien... Je ne vois pas ce qu'il y a d'ignoble dans tout cela...

CÉCILE. — Comment, tu ne vois pas?... Il aurait pu me violer!

ALINE. — Moi aussi.

CÉCILE. — Comment, toi aussi?

ALINE. — Il aurait pu se tromper de porte et venir chez moi... Evidemment, il a eu tort de pénétrer dans ta chambre, c'est entendu... Mais reconnais que, s'il y est entré en mufle, il en est sorti en gentleman...

CÉCILE. — Et c'est toi qui parles comme ça!... Permets-moi de te dire que je tombe des nues!

ALINE. — Tombe d'où tu voudras, mais c'est comme cela... Et puis, tu m'irrites, à la fin!... Tu vas encore faire monter ma tension... Que faites-vous là, Constance?

CONSTANCE, *à Aline.* — Pour le déjeuner, mademoiselle?

ALINE. — Eh bien, voyons... Qu'est-ce que nous avions dit hier? Ah! oui... une pintade avec des pommes mousseline. A moins que M. Jo ne désire un canard. Demandez-lui ce qu'il préfère. D'avance nous acceptons son

choix. *(A Constance :)* Ah! j'oubliais... Vous ajouterez un couvert... J'ai invité le régisseur à déjeuner. Je veux qu'il fasse la connaissance de « Monsieur Jo ».

CONSTANCE. — Bien, mademoiselle.

ALINE, *prête à sortir.* — Constance, quand vous verrez M. Jo, demandez-lui de venir me rejoindre auprès de Poupette, ça m'étonnerait qu'il ne trouve pas ce qu'elle a.

CONSTANCE. — Bien, mademoiselle.

Aline sort.

CÉCILE. — Constance, croyez-vous à la réincarnation?

CONSTANCE. — Forcément, mademoiselle, puisque je suis le médium.

CÉCILE. — Oui, mais enfin croyez-vous sérieusement que Georges des Aubiers se soit réincarné dans cet individu?

CONSTANCE. — Eh bien, ça ne m'étonnerait pas. Voyez comme il est à l'aise dans la maison. On dirait qu'il ne l'a jamais quittée. Et puis, il y a un détail qui m'a frappée. Poupette, qui est devenue si hargneuse en vieillissant et qui déteste les étrangers, eh bien, hier matin, je l'ai trouvée sur son lit. Elle lui léchait la figure, exactement comme elle le faisait avec M. Georges.

CÉCILE, *découragée.* — Alors, si vous aussi...

CONSTANCE. — Le voilà qui rentre...

CÉCILE, *vivement.* — Alors, je sors...

Cécile sort. Constance range quelques objets et Jo entre. Il est bien rasé, bien coiffé. Il a bonne mine et belle allure dans un élégant costume pied-de-poule.

JO. — Ah! ma bonne Constance! Je ne suis pas mécontent de vous voir. J'ai à vous parler.

CONSTANCE. — Moi aussi. Pour le déjeuner, Monsieur désire-t-il une pintade ou un canard?

JO. — La pintade, ce n'est pas mauvais, mais le canard non plus.

CONSTANCE, *tentatrice.* — Monsieur voudrait peut-être les deux?

JO. — Voilà une idée symphatique, comme vous en avez souvent, ma bonne Constance.

CONSTANCE. — Monsieur dit ça à cause de la crème?

JO. — Quelle crème?

CONSTANCE. — Que je mets dans le café de Monsieur, le matin, à la place de lait...

JO. — Oui, justement, c'est fameux!

CONSTANCE. — Je sais ce qui est bon, allez!... Je vais gâter Monsieur. Monsieur va voir. Monsieur sera très content.

JO. — Qu'est-ce que vous avez là?

CONSTANCE. — Les comptes de ménage. Mademoiselle m'a demandé de les donner à Monsieur pour qu'il les vérifie.

JO, *il prend le carnet.* — A moi? Bon. Je m'occuperai de ça plus tard. *(Remarquant le pantalon :)* Oh! mais il est magnifique, celui-là! Et vous faites ça avec un art!

CONSTANCE. — Avant d'être ici, j'étais culottière.

JO. — Culottière?

CONSTANCE. — Oui, je faisais des pantalons chez un tailleur, à Paris. J'étais culottière. quoi!

JO. — Décidément, j'ai toutes les chances! N'oubliez pas de raccourcir le pied-de-poule, quand vous aurez le temps : il me plaît beaucoup.

CONSTANCE. — Je raccourcirai aussi le prince-de-Galles, si vous voulez.

JO. — C'est ça, raccourcissez, raccourcissez... Dites-moi, Constance, est-ce que nous sommes seuls?

CONSTANCE. — Oui, Mme des Aubiers est auprès de Poupette et Mme Cécile vient de sortir.

JO, *devant le portrait de Georges, qu'il contemple.* — Comment était M. Georges?

CONSTANCE. — M. Georges?

JO. — Oui, enfin, est-ce que vous le trouviez beau?

CONSTANCE. — Ben, il n'était pas mal, évidemment, mais, entre nous, c'était pas ce qu'on peut appeler un très bel homme.

JO, *rassuré.* — Ah... ah...

CONSTANCE. — Non. Il était un peu plus grand que vous, bien sûr, mais moins... viril, si j'ose dire.

JO, *vivement, après un coup d'œil sur son veston.* — Pourtant, sur ce portrait...

Il désigne d'un geste de la tête le portrait de Georges accroché au mur.

CONSTANCE. — Ah! ça, je dois dire, il posait bien, M. Georges. Et puis, il avait de beaux cheveux blonds. Il était distingué, très soigné, aimable. Il avait toujours un mot gentil pour tout le monde. C'était un poète...

JO. — Oui, j'ai lu quelques vers de lui, hier soir... Il raconte qu'il s'ennuie ici, qu'il veut parcourir le monde, accomplir des actes héroïques...

CONSTANCE. — Oh! ça, il était très courageux. Il n'avait peur de rien. Je dirais même qu'il aimait le danger, qu'il le recherchait. Je me souviendrai toujours d'un été à Deauville. Un rat d'hôtel, comme ils appellent ça, avait réussi à voler le collier de Mme des Aubiers...

JO, *l'interrompant.* — Et qu'aimait-il encore? Ça m'intéresse prodigieusement.

CONSTANCE. — Eh bien, la musique. Il en jouait souvent au piano pour Mme Cécile.

JO. — Moi, je n'ai jamais touché un piano de ma vie.

CONSTANCE. — Il aimait aussi s'occuper des fermes, des chevaux. Il collectionnait les tableaux. Il restait des heures à les regarder... surtout celui-là...

JO. — Le Corot?

CONSTANCE. — Oui! C'était celui qu'il aimait le mieux. Mme Cécile aussi, d'ailleurs.

JO. — Parbleu, c'est celui qui a le plus de valeur.

CONSTANCE. — Il lisait beaucoup et travaillait toujours assis à cette petite table... Pour écrire, il se mettait là. Et il se reposait sur ce canapé. Il avait souvent l'air distrait... On ne savait jamais très bien à quoi il pensait...

Jo. — Peut-être à rien. Mais dites-moi, Constance, est-ce qu'ils s'aimaient... beaucoup?

CONSTANCE. — Ils s'adoraient. Ça ne les empêchait pas de se chamailler.

Jo. — Bien sûr.

CONSTANCE. — Un jour, j'ai même entendu M. Georges traiter Mlle Cécile de « petite bourgeoise bornée ».

Jo. — Ça ne m'étonne pas!...

CONSTANCE. — Je ne sais pas pourquoi, par exemple.

Jo. — Ben alors, qu'est-ce qu'il vous faut?

CONSTANCE. — Faut vous dire que j'étais derrière la porte et que j'entendais très mal...

Jo, *plaisantant.* — Oui, les trous de serrure, ce n'est pas commode...

CONSTANCE. — Monsieur doit en savoir quelque chose...

Jo. — Encore une question, Constance... Qu'est-ce qu'elle aimait surtout en lui?

CONSTANCE. — Ça, c'est difficile à dire. Mlle Cécile répétait souvent cette phrase : « Il est le charme et le courage mêmes ».

Jo, *répétant, rêveur.* — « Le charme et le courage mêmes »... Ah! ah!... Dites-moi encore, comment parlait-il? D'une façon très différente de moi?

CONSTANCE. — Forcément, parce que lui, c'était un monsieur... On n'avait pas envie de rire en l'écoutant... Tandis que Monsieur, le premier jour surtout, il m'a bien fait rire en m'appelant « petite tête » et en appelant Mademoiselle « la rombière » et le jardinier « tête de lard »...

Jo. — Mais j'ai fait des progrès depuis mon arrivée? Non?

CONSTANCE. — Si, oh! si... beaucoup. Maintenant, Monsieur appelle les choses par leur nom... sauf les gens de la police. Il les appelle toujours des « poulets ». A propos de poulet, justement — voilà que je cause comme Monsieur à présent — je tiens à prévenir Monsieur, le fils du préfet de police est très amoureux de Mlle Cécile...

Jo. — Le fils de qui?

CONSTANCE. — Du préfet de police. Ils ont une propriété à 2 kilomètres d'ici...

Jo, *vivement.* — Le préfet de police?

CONSTANCE. — Sur la route de Paris... à droite, après le petit café...

Jo. — Il ne manquait plus que ça!

CONSTANCE. — Mais que Monsieur se rassure!... Le jour où ils viendront déjeuner, je préviendrai Monsieur à temps. Monsieur pourra aller faire un petit tour...

Jo. — Ce sera préférable. Alors, vous dites que Cécile et le fils du préfet... ça biche?

CONSTANCE. — Ça... quoi?

Jo. — Ça gaze... enfin, c'est sérieux?

CONSTANCE. — Pensez-vous! Il est affreux comme un singe... et roux par-dessus le marché! *(En confidence :)* Entre nous, je crois que Mademoiselle a toujours M. Georges en tête... Elle n'arrive pas à l'oublier... *(La porte s'ouvre. Aline des Aubiers entre. Constance, changeant brusquement de sujet de conversation :)* Oui, notre pauvre Poupette est bien malade... Mademoiselle demande que Monsieur aille la voir...

ALINE, *qui a entendu la dernière phrase de Constance.* — C'est inutile, je la quitte à l'instant. Elle mange. Elle a le nez beaucoup moins chaud. Je pense que ce ne sera rien... Laissez-nous, Constance... *(Constance sort.)* Mon enfant, j'ai invité le régisseur à déjeuner. Je tiens à ce que vous fassiez sa connaissance. Il devient vieux. Mes fermiers abusent de son manque de fermeté. J'ai pensé que vous pourriez peut-être le seconder et...

Jo. — Empêcher qu'on vous vole?

ALINE. — Exactement.

Jo. — Eh bien, vous pouvez compter sur moi. Je me sens de taille à décourager tous les voleurs.

ALINE. — Aimez-vous les bêtes... la nature... les champs?

Jo. — Moi? Je n'aime que ça!

ALINE. — Comme Georges!... C'est prodigieux!... Mais non, au fond, c'est tout naturel. Faites-vous du cheval?

Jo. — Non.

ALINE. — Cela ne fait rien. Vous apprendrez... D'ailleurs, ça ira tout seul... Georges était un cavalier extraordinaire. Il aimait les chevaux très fougueux. Vous aussi, par conséquent.

Jo, *embarrassé.* — C'est-à-dire...

ALINE. — A propos, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez fait du spiritisme?

Jo. — Moi?

ALINE. — Ali-Baba... *(Jo ne comprend pas.)* Ali-Baba...

Jo. — Ah! Mlle Cécile vous a raconté?...

ALINE. — Qu'est-ce qu'il vous a dit exactement, Ali-Baba? Ça m'intrigue.

Jo. — Je n'oserais jamais vous le répéter.

ALINE. — Est-ce donc si terrible? *(Implorant :)* Puisque c'est moi qui vous le demande!... Voyons!...

Jo. — Il m'a dit : « Racaille, tu m'em... »

Il s'interrompt brusquement.

ALINE. — Tu mens... comme mentir?

Jo. — Non. Comme...

ALINE, *cherchant et devinant tout à coup, triomphante.* — Comme tu m'emm...?

Cécile est entrée et a entendu la dernière réplique d'Aline.

CÉCILE, *suffoquée.* — Oh! quelle horreur!...

ALINE, *à Jo.* — J'en ai entendu bien d'autres. *(A Cécile, très simplement :)* Ne t'inquiète pas, ma chérie... Nous parlons spiritisme avec M. Jo. *(A Jo :)* J'ai souvent eu affaire à des esprits farceurs. Un jour, il y en a même un qui m'a traitée de vieille toquée.

Jo. — Ça, c'est gentil.

ALINE. — Ah! vous trouvez?

Jo. — A côté du mot en question, oui!

CÉCILE, *froidement.* — Tantaline, le jardinier t'attend dans la serre.

ALINE. — Qu'est-ce qu'il veut encore? Tu le sais?

CÉCILE. — C'est au sujet des oignons de narcisses, je crois.

ALINE. — Qu'est-ce qu'ils ont? Bon, j'y vais. *(A Jo :)* Vous permettez?

Elle sort.

CÉCILE, *avec une froide colère.* — Monsieur, je me suis contenue devant ma tante par pitié pour elle. Maintenant, vous allez savoir ce que je pense de vous.

JO. — Ne vous donnez pas cette peine. Je le sais déjà.

CÉCILE. — Vous êtes encore plus vil et plus méprisable que je ne pensais. Non seulement vous profitez de ce que ma tante n'a pas toute sa raison et que je n'ai aucune influence sur elle pour vous incruster ici, mais vous essayez de la ridiculiser en lui apprenant des obscénités...

JO. — Qu'appelez-vous des obscénités?

CÉCILE. — Ce qu'elle répétait, quand je suis entrée.

JO. — Que voulez-vous que j'y fasse? Elle insistait pour savoir ce que m'avait dit Ali-Baba. Il fallait bien que je lui réponde. C'est de votre faute aussi. Pourquoi lui avez-vous parlé de cette histoire?

CÉCILE. — J'espère que vous n'avez pas la prétention de m'imposer mes sujets de conversation.

JO. — Ça viendra peut-être.

CÉCILE, *très sèchement.* — Je ne plaisante pas.

JO. — C'est dommage. Ça détendrait un peu l'atmosphère, qui en a rudement besoin. Nous sommes toujours en train de nous chamailler ou de nous regarder comme des chiens de faïence. C'est très déplaisant!

CÉCILE. — Je ne vous regarde pas comme un chien de faïence. Je vous regarde comme un cambrioleur.

JO. — Décidément, c'est une idée fixe.

CÉCILE. — Parce que vous n'êtes pas cambrioleur, sans doute?

JO. — Je l'étais. Nuance.

CÉCILE. — Et vous ne l'êtes plus?

JO. — Vous ai-je pris quelque chose depuis que je suis ici? Non? Alors?

CÉCILE. — Je m'y attendais à celle-là!... Monsieur Jo a fait peau neuve en quatre jours. Il lui a suffi, pour cela, de revêtir le costume d'un honnête homme. A d'autres!... Moi, je ne suis ni folle ni dupe de vos belles paroles... Je sais à quoi m'en tenir sur votre compte. Je sais parfaitement bien pourquoi vous restez ici.

JO. — Ah!... Et c'est pourquoi, d'après vous?

CÉCILE. — Pour mieux repérer les objets d'art et les tableaux que vous allez nous voler, Jo l'Antiquaire.

JO. — Vous n'y êtes pas du tout, mademoiselle Marnier. Je vais vous le dire, moi, pourquoi je suis resté ici... et je vous demande de me croire. Je suis resté à cause de vous, uniquement à cause de vous.

CÉCILE. — Comment, à cause de moi?

JO. — Enfin... pour vous, si vous préférez.

CÉCILE. — Vous voulez coucher avec moi?

JO. — Non, ce n'est pas cela... enfin ce n'est plus cela... C'était cela, le premier soir, quand je suis entré dans votre chambre, ça, d'accord... Depuis, je me suis attaché à vous, malgré vous et même malgré moi. Pourquoi vous le cacherais-je, puisque c'est vrai... je suis amoureux de vous. Voilà.

CÉCILE. — Dans ce cas, j'aime mieux vous prévenir tout de suite... vous perdez votre temps... Je déteste les cambrioleurs, surtout quand ils ont votre vulgarité.

JO. — Je vois, vous ne m'avez pas encore pardonné pour l'autre soir.

CÉCILE. — Et je ne suis pas près de le faire, croyez-moi... Vous vous êtes conduit envers moi comme le dernier des goujats...

JO. — J'avais un peu abusé du Chambertin de votre tante... Il faut m'excuser... J'étais un peu parti... Je regrette vraiment... Oubliez ça...

CÉCILE. — Vos regrets ne changeront rien à mes sentiments. D'ailleurs, je n'y crois pas, à vos regrets. Vous êtes aussi menteur que voleur. Les deux vont bien ensemble.

JO, *perdant patience.* — Oh! mais vous me cassez les pieds, à la fin, en me traitant de menteur!... Je vous ai dit que j'étais amoureux de vous, c'est vrai. Je vous ai dit que je regrettais ce qui s'est passé l'autre soir, c'est vrai. Et si je vous dis que je ne suis plus un cambrioleur, c'est encore vrai.

CÉCILE. — Si je comprends bien, vous allez renoncer à votre métier et travailler honnêtement?

JO, *énigmatique.* — Peut-être.

CÉCILE. — Vous n'en êtes pas encore sûr?

JO. — Non, parce que ça, ça dépend de vous.

CÉCILE, *ironique.* — Vous me faites trop d'honneur!...

JO. — Ne plaisantez pas... je parle très sérieusement.

CÉCILE. — Comment voulez-vous que je vous prenne au sérieux, quand je vous vois abuser aussi lâchement de la douce folie de ma tante?

JO. — Là, vous avez parfaitement raison, mais je ne vois pas, pour le moment, d'autre façon de demeurer ici... je veux dire : auprès de vous. S'il y en avait une autre, je l'adopterais tout de suite, car, je vous l'avoue, ça ne m'amuse plus du tout de jouer au réincarné... Et encore, quand je réfléchis bien, je me demande si ce ne serait pas cruel de décevoir votre tante. Elle est si heureuse de m'avoir auprès d'elle, de s'imaginer qu'elle a récupéré son neveu. Ce matin encore, tenez, elle m'a dit que son médecin l'avait trouvée beaucoup mieux.

CÉCILE. — Je sais : sa tension a baissé.

JO. — Vous voyez!... *(Un petit temps.)* Ecoutez, voulez-vous être sincère avec moi pendant cinq minutes?... Voulez-vous? *(Cécile fait un signe de tête vaguement affirmatif.)* Est-ce que je vous déplais physiquement?

CÉCILE. — ...?

JO. — Ma question vous a rendue muette?

CÉCILE, *après un temps.* — L'amour n'est pas seulement une question physique, vous devez le savoir.

JO. — Non, mais c'est d'abord ça. Aimeriez-vous un borgne, un bossu, un rouquin... ou un petit crevé, qui prend de la biodynamine à chaque repas? Ça m'étonnerait. Je vais vous dire, moi, ce qui vous empêche, non pas de m'aimer, car vous m'aimez déjà...

CÉCILE. — Oh! par exemple, quel toupet!...

JO. — Vous ne voulez pas le reconnaître, l'admettre, à cause de votre orgueil, votre stupide orgueil de petite bourgeoise mesquine et bornée. Quand je dis bourgeoise, il ne s'agit pas de votre milieu social. Ça, je m'en fiche... Je veux dire que vous êtes incapable de la moindre sincérité, de la moindre simplicité... Bien élevée, évidemment, élégante, distinguée, mais pour ce qui est de la spontanéité, de la fantaisie, de la compréhension, de l'indulgence... pas ça!... vous m'entendez, pas ça!

CÉCILE. — Vous m'agacez, tenez!

JO. — Ne crânez pas... ou alors, cachez mieux votre émotion!...

CÉCILE. — Mon émotion? Moi? Pourquoi serais-je émue? je vous le demande? *(D'un air de défi, elle le regarde droit dans les yeux, mais sous son regard elle perd de son assurance.)* Je ne suis pas émue du tout. Je suis seulement un peu frappée par une phrase que vous venez de prononcer...

JO. — Laquelle?

CÉCILE, *songeuse.* — Georges aussi, un jour, m'a traitée de « petite bourgeoise bornée »...

JO. — Je sais.

CÉCILE, *vivement.* — Comment, vous savez?

JO. — Oui, enfin, je veux dire que la chose n'est pas surprenante. Le plus curieux, c'est qu'il n'ait pas réussi à vous transformer.

CÉCILE, *avec ironie.* — Il comptait probablement sur vous.

JO. — Ne plaisantez plus. Nous en avons trop dit pour cela.

CÉCILE. — Moi? Je n'ai encore rien dit.

JO. — Vous m'avez écouté, ce n'est déjà pas mal. Je n'en espérais pas tant, il y a dix minutes. Que vous le veuilliez ou non, je marque un point. J'en suis très fier.

On frappe à la porte.

CÉCILE. — Entrez!...

Constance entre.

CONSTANCE. — Un monsieur demande à parler à Monsieur.

JO, *méfiant.* — A moi? Qui est-ce?

Il se précipite à la fenêtre, qu'il ouvre.

CONSTANCE. — Que Monsieur se rassure. Ce n'est pas un poulet.

JO. — Comment le savez-vous?

CONSTANCE. — Il n'en a pas la tête.

JO. — Vous ne lui avez pas demandé sa carte?

CONSTANCE. — Si, mais il m'a répondu qu'il n'avait pas eu le temps de s'en faire faire. Il s'appelle, si j'ai bien entendu, M. de Barbès-Rochechouart.

JO, *cherchant.* — M. de Barbès-Rochechouart? Ah! *(Brusquement, à Constance :)* Je le connais. Vous pouvez le faire entrer. *(Constance sort. Jo à Cécile :)* C'est... c'est un ami.

CÉCILE. — Vous voulez dire un cambrioleur?

JO, *embarrassé.* — Oui, enfin un tout petit peu... Mais rassurez-vous, je le surveillerai...

CÉCILE. — Si vous croyez que ça me rassure!

JO. — Ça devrait, mademoiselle Marnier.

CÉCILE. — J'espère quand même, monsieur Jo, que tous vos amis ne vont pas défiler ici les uns après les autres.

JO. — Oh! n'exagérez pas... c'est le premier. *(Cécile sort à droite et Constance introduit Canari. Il porte un costume neuf, voyant, qui, visiblement, n'a pas été fait pour lui, et une casquette du même tissu. Jo, après le départ de Constance :)* Je m'en doutais que c'était toi...

CANARI. — A cause du nom? Faut ce qui faut...

JO. — C'est malin! T'as dû te fatiguer les méninges pour trouver ça...

CANARI, *désignant son veston.* — Il me va?

JO. — Comme une redingote à un cochon.

CANARI. — C'est çui de Paulo.

JO. — Ça se voit!...

CANARI. — Bien sûr, c'est pas comme toi... Toi, t'as l'air d'un milord.

JO. — Alors, qu'est-ce qui t'amène?

CANARI, *prudent.* — On peut causer?

JO, *après s'en être assuré.* — Personne... Vas-y... Qu'est-ce que tu viens fiche ici?

CANARI. — Comment, qu'est-ce que je viens « fiche ici »?... Mais, bon sang, je viens voir ce qui se passe. Voilà quatre jours qu'on t'attend avec le butin. D'abord, on a cru que t'avais retardé ton retour... puis que tu t'étais cassé une patte... puis que t'étais coffré... Bref, on s'imaginait un tas d'histoires... Paulo râlait, comme d'habitude... Alors j'y ai dit comme ça : « Y a pas, faut que j'aille voir ce qui se passe dans c'te crémerie ».

JO. — Eh bien, tout simplement, que je suis resté ici.

CANARI. — A cause de la souris, je l'aurais parié.

JO. — ...et que je compte y rester encore.

CANARI, *surpris.* — Non?

JO, *calmement.* — Ah! si.

CANARI. — Tu ne veux pas dire que tu nous plaques?

JO. — Pourquoi pas? Je ne suis pas marié avec vous, non? Est-ce que je suis marié avec toi, Canari?

CANARI. — Ben... non.

JO. — Et avec Dédé?

CANARI. — Non... un peu avec Nana.

JO. — Non! Et avec Paulo?

CANARI. — Non.

JO. — Alors!... Et Tintin, quand il a mis les

voiles pour l'Afrique du Nord, est-ce que vous êtes allés le rechercher?

CANARI. — C'est pas pareil. Tintin, fallait qu'il se planque, sinon il était fait.

JO. — Admettons. Mais vous lui avez foutu la paix. Alors, foutez-la-moi aussi, c'est tout ce que je vous demande. *(Rompant l'entretien :)* Voilà... Au revoir...

CANARI. — Minute... minute... D'abord, je veux savoir pourquoi tu nous plaques?

JO. — Ça me regarde.

CANARI. — Nous aussi.

JO. — Quoi? Qu'est-ce que c'est? Je te préviens, j'aime pas beaucoup tes airs de juge d'instruction...

CANARI. — Pas d'insultes!... Pourquoi que tu nous plaques? Dis-le.

JO. — Parce que j'en avais assez, là... T'es content?

CANARI. — Merci pour les copains!

JO. — Il ne s'agit pas des copains. C'est du business que j'en avais assez. J'avais envie d'autre chose, voilà!

CANARI. — Tout ça à cause d'une gonzesse qui se fout de toi!

JO. — Tu ne pourrais pas être poli et l'appeler « mademoiselle », comme tout le monde?

CANARI. — T'es devenu bien chatouilleux... S'il faut qu'on mette des gants pour parler de ta souris, maintenant!... T'y regardais pas de si près, il y a quatre jours...

JO. — Possible, mais aujourd'hui ça me gêne. D'ailleurs, je ne suis plus le même qu'il y a quatre jours... *(Canari dévisage Jo, surpris, et prend un cigare dans le coffret que Jo lui tend.)* Du feu? *(Briquet.)* Merci.

CANARI. — Euh... Merci. Dis donc, je commence à avoir le gosier sec, tu n'aurais pas un petit coup de rouge pour me nettoyer le couloir?

Aline des Aubiers entre précipitamment.

ALINE. — Excusez-moi de vous déranger... je prends un livre et je m'en vais.

CANARI. — Bonjour, duchesse... *(Occupée à chercher son livre, Aline n'a pas entendu. A Jo :)* Elle n'est pas un peu dure de la feuille?

JO, *à mi-voix.* — Ta g...!...

CANARI. — Hein?

JO, *mondain.* — Votre g..., je vous dis!... Excusez ma distraction, cher ami... Je vais à l'office et je reviens... *(Jo sort par la porte du fond. On l'entend crier :* « Constance! » *Pendant ce temps, Canari a saisi l'encrier en or et l'a mis dans sa poche. Puis il fait mine d'admirer un vase de Chine. Aline sort. Jo rentre. A Canari :)* La bonne va venir...

CANARI, *sur un ton détaché, sans se retourner.* — T'as combien de larbins à ton service?

D'un coup d'œil, Jo a constaté la disparition de l'encrier. Il s'approche de Canari.

JO. — Canari... est-ce que tu me prends pour un idiot?

CANARI, *air innocent.* — Cette idée!...

JO. — Alors, sors l'encrier de ta poche!...

CANARI. — Quel encrier?

JO. — Ne fais pas le mariole!... Allons! sors ça!

Constance entre.

CONSTANCE. — Monsieur m'a appelée?

JO. — Constance, voulez-vous apporter une bouteille de Chambertin pour M. de Barbès-Rochechouart, s'il vous plaît?

CONSTANCE. — Bien, monsieur.

Elle sort.

JO. — Allons, l'encrier!... Plus vite que ça!...

CANARI, *remettant à contre-cœur l'encrier sur la cheminée.* — Du jonc massif!... Si c'est pas malheureux!... Si c'est pas malheureux!...

JO. — Je te ferai remarquer que tout ce qui se trouve ici est sous ma protection. Défense d'y toucher.

CANARI, *qui mesure ses mots.* — Mon petit Jo, je te trouve un peu dégueulasse.

JO. — T'as tort, parce que j'allais justement te faire une proposition.

CANARI. — Dis toujours... que je voie si elle me convient, ta proposition!

JO. — Ça te plairait de rester ici comme aide-jardinier? Si ça te plaît, je peux te faire embaucher.

CANARI, *montrant son œil.* — T'as pas regardé celui-là?

JO. — Enfin, réfléchis... je parle sérieusement. *(Constance entre, apportant une bouteille et deux verres sur un plateau. Jo, très mondain :)* Réfléchissez, cher ami... Si ma proposition vous intéresse, vous n'avez qu'un mot à dire...

CANARI. — Plutôt crever, la g... ouverte!

Tête de Constance, qui sort, édifiée.

JO, *furieux.* — Tu ne pouvais pas parler correctement devant la bonne?

CANARI. — Oh! la bonne, la bonne... C'est pas une princesse, après tout... A la tienne!...

Canari boit son verre d'un trait.

JO. — Bon. Maintenant, fiche le camp... J'ai du travail...

CANARI. — T'es quand même un beau salaud de nous plaquer comme ça, en pleine saison, quand le business commence à donner... qu'on a un tas de bonnes adresses... des tuyaux de première... Avant six mois, on était tous bourrés à craquer...

JO, *le poussant dehors.* — Ne me donne pas trop de regrets. Allez, file!

A ce moment, la porte s'ouvre. Nana entre. C'est une grande fille brune, sinueuse, jolie, facilement provocante, vulgaire.

NANA. — Alors, qu'est-ce qui se passe?

JO, *surpris.* — Toi!... Toi, ici?...

NANA, *tranquillement.* — Ça te gêne?

JO, *se tournant vers Canari.* — Toi, je te revaudrai ça!... T'avais besoin de l'amener?...

CANARI. — Elle a chialé pour me suivre...

h avait convenu qu'elle m'attendrait dehors. lle a perdu patience. Ce n'est pas ma faute.

Jo, *à Nana.* — Personne ne t'a vue, au oins?

Nana. — Pour qui me prends-tu? Est-ce que n'ai pas l'habitude? *(Un temps.)* T'as peur ue je rencontre ta poule, qu'on se vole dans s plumes?

Jo. — D'abord ce n'est pas une poule. Ensuite, je te demanderai d'être un peu plus olie...

Canari, *ironique, prenant le ton mondain.* — Ma chère Nana, pour parler de sa souris, ut prendre des gants. Ordre de « Monieur »!

Jo. — Parfaitement. Nous ne sommes pas à arbès, ici!

Nana. — Ça se voit!...

Canari. — Dis donc, la môme, comme révu, Monsieur nous laisse tomber.

Nana. — Non?

Canari. — Paraît que nous le dégoûtons.

Nana, *à Jo.* — Moi aussi, je te dégoûte? *(Jo arde le silence.)* Veux-tu répondre? *(Nouveau silence de Jo.)* Réponds, ou je fais du étard.

Jo. — Pas de ça, veux-tu... Sinon, je me verai dans l'obligation de te fiche dehors, un eu brutalement même.

Nana, *ton mondain, ironique.* — « Je me errai dans l'obligation »... Pffutt!... Si tu rois que tu m'intimides avec tes grands hots, tes grands airs et ton costume d'amerloque, tu te gourres... *(Changeant de ton, enaçante :)* Tu me connais mal, Jo.

Jo. — C'est possible, mais je ne tiens plus te connaître davantage.

Nana. — C'est à voir!

Jo. — C'est tout vu. Fichez-moi le camp, ous les deux. Vous n'avez rien à faire ici.

Nana, *très calmement.* — Minute... Minute... *Elle s'assied dans un fauteuil, près du guéridon :)* Je ne suis pas pressée... *(Apercevant ne boîte de cigarettes sur le guéridon :)* Tu ermets? *(Elle ouvre la boîte, prend une cigaette :)* Des anglaises? Je les adore!... *(Apercevant une boîte de chocolats :)* Et des chocoats! Mince! Tu ne te refuses rien!...

Jo, *furieux.* — Oui ou non, veux-tu...

Nana, *conservant tout son calme.* — Te âche pas, Chouchou... et donne-moi plutôt du eu... *(Canari se précipite, avec son cigare.)* Non, pas toi... lui... Je veux de son feu à lui... le son sale feu de sale lâcheur... pour voir ce ue c'est... *(Jo ne bouge pas.)* Tu refuses, Chouchou?

Jo, *extrêmement énervé.* — Je te demande le ne plus m'appeler « Chouchou »!...

Nana. — Puisque tu l'es toujours. *(Câline :)* Allons, donne-moi du feu!... *(Jo ne bronche as. Brusquement, elle se fâche, saisit un vase t fait le geste de le flanquer sur le parquet.)* Donne-moi du feu ou je fais de la casse.

Jo. — Pose ça!...

Nana. — Du feu!... *(Jo s'approche d'elle, on briquet allumé. Nana se lève, allume sa igarette et, tout en tirant une bouffée, s'approche de plus en plus de Jo. Elle est tout contre lui, essaie de se blottir amoureusement contre son épaule.)* Alors, c'est vrai, tu n'aimes plus ta grande? Dis, t'as oublié nos nuits... quand on faisait du catch pour rire et quand on jouait à Adam et Eve dans le Bois de Vincennes?... Et le jour de la panne de courant, tu te souviens... dans l'ascenseur?...

Jo, gêné, a un coup d'œil vers Canari.

Canari. — Ne vous gênez pas pour moi!...

Nana. — T'as oublié tout ça? C'est pas possible! Il est temps que tu reviennes à Barbès... je te rafraîchirai la mémoire.

Jo. — Puisque je te dis que c'est fini... Ne me parle plus de Barbès...

Nana, *changeant brusquement de ton.* — Alors, tu l'aimes?

Jo. — Et après?

Nana. — Réponds!...

Jo. — Oui, là, je l'aime... Tu es contente?

Nana, *brusquement.* — Va la chercher!...

Jo. — Tu es folle, non?

Nana. — Va la chercher, je te dis!... Je veux m'expliquer une bonne fois avec elle. Allez, vas-y... vas-y... ou je...

Elle reprend le vase.

Jo. — Remets ça ou je te flanque une de ces tripotées dont tu te souviendras!

Nana, *appelant à l'aide.* — Canari!...

Jo, *menaçant, à Canari.* — Toi, si tu bouges!...

Jo attrape Nana par le poignet, le lui serre si violemment qu'il la force à lâcher le vase.

Nana. — Brute!... Sale brute!... Je te déteste!...

Jo. — Enfin, un mot de toi qui me fait plaisir!...

Nana, *folle furieuse.* — Oh!... *(Se tournant vers Canari et d'un ton impératif :)* Ton flingue! Vite!... *(Canari lui tend son revolver en faisant signe à Jo qu'il n'est pas chargé. Nana, hors d'elle :)* Chinois!... Faux jeton!... Dandy!... Réincarné!...

Jo reste impassible.

Canari, *placidement.* — Ne te fatigue pas... Y a rien dedans...

Nana. — Tu n'aurais pas pu me le dire?

Canari. — Je peux bien rigoler cinq minutes, non?

Nana, *à Canari, lui lançant son revolver.* — Tiens, idiot!

Jo, *très froid.* — Bon... Eh bien maintenant, assez rigolé... Il faut partir... Et en douce, vous m'entendez? La plaisanterie a assez duré... D'ailleurs, je vous préviens, inutile de revenir. Je pars demain pour Anvers.

Canari, *incrédule.* — En voyage de noces?

Jo. — Et que je n'apprenne pas que vous êtes revenus embêter la vieille, ça vous coûterait cher!... Compris? Maintenant, filez!

Nana, *très calmement.* — J'ai soif.

Jo. — Il y a un bistrot à la sortie du patelin.

NANA. — J'ai soif, que je te dis!

Jo. — Bon, eh bien, bois... Tiens... voilà du vin...

Il veut lui verser un verre de vin.

NANA, *refusant.* — Non. Je veux autre chose.

Jo, *résigné.* — Du porto?

NANA. — Non.

Jo. — Un vermouth?

NANA. — Non. Du champagne.

Jo. — Tu te f... de moi?

NANA. — Du champagne ou je crie!...

Jo. — Et tu ficheras le camp après?

NANA, *catégorique.* — Oui.

Jo. — Bon. Je vais en chercher. Mais gare à toi, si tu ne tiens pas ta promesse!... *(A Canari :)* Et toi, attention, je t'ai à l'œil... Ne touche à rien!

Il sort.

CANARI. — Au boulot!... Vite!...

Prestement, Canari saisit l'encrier en or sur la cheminée.

NANA. — T'as entendu ce qu'il a dit? Il l'aime!...

CANARI, *décrochant le Corot.* — C'est pas le moment de parler de ça. *(Il donne l'encrier à Nana.)* Tiens, mets ça dans ton sac... du jonc massif... ça va chercher dans les sept cent mille...

NANA, *toute à son idée et mettant l'encrier dans son sac.* — Oh! mais il ne perd rien pour attendre. Je me vengerai. Oh! oui, je me vengerai!...

Canari saisit le Corot, pousse Nana vers la porte-fenêtre et sort après elle. Un moment. Cécile entre. Apercevant la porte-fenêtre ouverte, elle regarde autour d'elle, intriguée, et constate la disparition du tableau. Elle se précipite vers la porte du fond, ouvre.

CÉCILE, *appelant.* — Constance!... Constance!... *(Constance entre.)* Où est M. Jo?

CONSTANCE. — Il vient de sortir, mademoiselle.

CÉCILE. — Par où?

CONSTANCE. — Mais... par la porte. Il se dirigeait vers la cave, je crois.

CÉCILE. — Alors, pourquoi la porte-fenêtre est-elle ouverte?

CONSTANCE. — Je ne sais pas... *(Brusquement :)* J'y pense, je n'ai pas vu sortir le monsieur.

CÉCILE. — Quel monsieur?

CONSTANCE. — Le monsieur qui était là tout à l'heure avec M. Jo : M. de Barbès-Rochechouart.

CÉCILE. — Alors, tout s'explique... C'est lui qui a volé le tableau!

CONSTANCE. — Le Corot! Ah! mon Dieu!

Aline des Aubiers entre, attirée par leurs exclamations.

ALINE. — Qu'est-ce qui se passe? A vous entendre, on croirait qu'un malheur est arrivé...

CÉCILE. — Il en est arrivé un, figure-toi.

ALINE. — Ah! oui... Lequel?

CÉCILE. — On a volé le Corot!...

ALINE, *stupéfaite.* — Qu'est-ce que tu dis?

CÉCILE. — Je dis qu'on a volé le Corot. Tiens, regarde.

ALINE. — Et qui l'a volé?

CÉCILE. — Le... l'ami de M. Jo.

ALINE. — M. de Barbès-Rochechouart?

CÉCILE. — Avec la complicité de M. Jo, évidemment.

ALINE, *protestant énergiquement.* — Oh! ça, sûrement pas!...

CÉCILE. — N'empêche qu'il a disparu, lui aussi!...

ALINE. — Je ne te crois pas. S'il avait disparu, il aurait repris son revolver.

CÉCILE. — Sais-tu s'il ne l'a pas repris?

Aline soulève sa jupe et prend le revolver dans la poche de son jupon.

ALINE. — Le voilà!

CÉCILE et CONSTANCE, *effrayées.* — Il est chargé?

ALINE. — Je ne sais pas. Je n'y connais rien.

CÉCILE. — Mais, malheureuse, avec cette arme sur toi, tu risques la mort à chaque pas...

ALINE. — Quand on ne le sait pas, ce n'est pas dangereux...

Bruit de pas. Elle remet vivement le revolver dans la poche de son jupon. Jo entre, avec une bouteille de champagne.

Jo, *essoufflé, après avoir vu l'air consterné des trois femmes.* — Ne me dites rien... j'ai compris.

ALINE, *à Jo.* — Le Corot a disparu!...

Jo. — Les salauds!... Ils m'ont eu!

CÉCILE. — Ils sont plusieurs?

Jo. — Oui... Non... Enfin, je n'en sais rien. *(Il jette un regard sur la cheminée. Tout à coup :)* L'encrier!... Il l'a fauché aussi!

ALINE. — Vous croyez?

Jo. — Il n'est plus là... Regardez!

CÉCILE. — C'est complet!

Jo. — Faut-il être salaud, tout de même!... Faut-il être...

CÉCILE, *le coupant.* — Mais qu'attendez-vous pour courir après lui?... Il ne doit pas être bien loin!

Jo, *immobile.* — Courir après lui?... On voit bien que vous ne le connaissez pas! C'est l'homme le plus rapide du monde... Comme coureur à pied, il aurait fait une belle carrière, je vous jure...

CÉCILE. — Il faut tout de même tenter quelque chose...

ALINE. — Oui, mais quoi?

CÉCILE. — Si nous téléphonions à la police?

Jo, *sceptique et prudent.* — La police, vous savez...

CÉCILE. — Eh bien quoi, « la police »!... Elle est là pour ça, il me semble!

Jo. — En principe, oui. Mais pour ce qui est de rattraper Canari, ils peuvent toujours courir, c'est moi qui vous le dis.

ALINE, *naïvement.* — Il ne s'appelle donc pas M. de Barbès-Rochechouart?

CÉCILE. — Mais non, voyons... C'est le nom d'une station de métro.

Jo, *expliquant.* — Nous habitons le quartier... alors...

CÉCILE, *brusquement.* — Mais j'y pense... vous connaissez son adresse, vous?

Jo, *embarrassé.* — Bien sûr, je la connais...

CÉCILE. — Alors, qu'attendez-vous pour la signaler à la police?

Jo, *catégorique.* — Dénoncer des copains? Jamais! Mettez-vous à ma place... Il y a trois, quatre jours, nous vivions ensemble... nous partagions les mêmes dangers... Je ne peux pas leur faire ça... ce ne serait pas régulier... Vous-même me jugeriez mal, après.

CÉCILE, *vivement.* — Oh! ça, je vous jure que non!...

Jo. — Que vous dites... maintenant... pour les besoins de la cause. Mais dans le fond de vous-même vous me mépriseriez si je faisais ça. Et vous auriez raison. Je suis certain que Mlle des Aubiers est de mon avis.

CÉCILE. — Oh! ma tante, elle est toujours de votre avis...

ALINE. — Mais non. Pas toujours.

CÉCILE, *à Aline.* — Je voudrais bien savoir en quoi tu n'es pas de son avis, par exemple... Enfin, là n'est pas la question... *(A Jo :)* Oui ou non, voulez-vous signaler l'adresse de cet individu à la police?

Jo. — Non.

CÉCILE. — Je téléphonerai à votre place, si ça vous déplaît.

Jo. — Puisque je vous dis non.

Un temps. Cécile dévisage Jo.

CÉCILE. — Monsieur, votre attitude commence à m'étonner... Vous seriez son complice que vous n'agiriez pas autrement...

ALINE, *contrariée.* — Cécile! Je t'en prie!

Jo, *à Cécile.* — Vous venez de me blesser profondément, mademoiselle. Mais je ne vous en veux pas. Je sais que vous comprenez difficilement certaines choses. Nous aussi, nous avons un code de l'honneur, différent du vôtre, bien sûr, mais peut-être mieux respecté. Croyez-moi, je suis navré, tout à fait navré de ce vol et je voudrais faire quelque chose pour vous... quelque chose d'efficace et de régulier... Mais pas ce que vous me demandez... Non, ça, c'est impossible... Si je vous écoutais, savez-vous ce qui arriverait? Ces « messieurs » arrêteraient Canari et les copains s'amèneraient ici pour me transformer en écumoire.

ALINE, *qui n'a pas saisi.* — En écumoire?

Jo. — Enfin, pour me descendre... Vous nageriez en plein drame... Ça vous amuserait de recevoir la visite de policiers, du Parquet?... de voir votre photo dans tous les journaux, d'être encombrées d'un cadavre?

ALINE. — Un cadavre? Quel cadavre?

Jo. — Le mien, parbleu!...

ALINE, *effrayée.* — Le vôtre? Vous croyez que... qu'ils...

Jo. — C'est la loi du milieu.

ALINE. — De quel milieu?

CÉCILE. — De leur milieu... des gangsters. Tu ne comprends jamais rien!

ALINE. — Des gangsters? Alors, dans ce cas, n'en parlons plus! Je ne veux à aucun prix être responsable de votre mort... à aucun prix.

CÉCILE. — Ainsi donc, c'est par peur des représailles que vous refusez de nous aider? Votre attitude porte un nom, monsieur Jo, un nom qui n'est pas très beau: la lâcheté.

Jo. — Je serais désolé que vous me preniez pour un froussard...

CÉCILE, — Eh bien, soyez désolé!

ALINE. — Mais non. Tu dis des bêtises... Entre un tableau et sa vie, je comprends qu'on choisisse sa vie. C'est normal. On n'en a qu'une, tandis que des tableaux...

CÉCILE. — Tout de même, un Corot!...

Jo, *brusquement.* — Je vais aller les rechercher moi-même.

ALINE. — Où ça?

Jo. — Eh bien, à Barbès... chez Canari... Le prochain train pour Paris passe à 11 h. 12... je n'ai pas une minute à perdre. *(Il va sortir, se ravise, et dit à Aline :)* Mon flingue? C'est plus prudent.

ALINE. — Votre quoi?

Jo. — Mon revolver. Il se pourrait qu'il y ait du pétard.

ALINE. — Du...

Jo. — De la casse... Enfin de la bagarre...

ALINE. — Parce qu'il y a encore du danger pour vous?

Jo. — Vous ne pensez tout de même pas qu'ils vont me rendre ça sur un plateau, avec leur bénédiction!... Ce ne sont pas des enfants de chœur!...

ALINE, *prenant le revolver dans la poche de son jupon et le lui donnant.* — Le voilà!... Mais faites bien attention!... Un malheur est si vite arrivé!... *(Lui montrant sa pince monseigneur, qu'elle a également prise dans sa poche :)* Et ça, vous le voulez aussi? Et ça?

Elle sort le trousseau de passe-partout.

Jo. — Non, gardez tout ça... Voilà... Au revoir.

Il va pour sortir.

ALINE. — Quand serez-vous de retour?

Jo. — Demain, dans la matinée... si tout va bien...

ALINE, *alarmée.* — Vous croyez que...

Jo. — Sait-on jamais!... Mademoiselle...

ALINE. — Encore une fois, soyez prudent, mon enfant... Astrologiquement, les « Pois-

sons » sont particulièrement vulnérables, cette semaine.... surtout aux jambes... Ne vous exposez pas inutilement.

Jo, *à Cécile.* — Mademoiselle... *(Cécile ne répond pas.)* Ma bonne Constance...

Jo sort précipitamment.

CÉCILE. — Vous n'allez tout de même pas pleurer parce qu'il s'en va pour vingt-quatre heures...

ALINE. — J'avoue que ça me fait quelque chose..

CONSTANCE. — Moi aussi. Il était si gentil!...

ALINE. — Et si agréable... toujours prêt à rendre service!... Un homme sur qui on pouvait compter!...

CÉCILE. — Ne dirait-on pas que vous prononcez son éloge funèbre!... Je vous trouve « marrantes » toutes les deux, comme il dirait.

ALINE. — Ce n'est pas le moment de plaisanter, je t'assure... *(Brusquement :)* Constance!

CONSTANCE. — Mademoiselle?...

ALINE. — Le guéridon!... Vite!

CONSTANCE, *surprise.* — Maintenant? Avant le déjeuner?

ALINE. — Oui, tout de suite. Je veux demander aux esprits s'il reviendra demain, sain et sauf.

CONSTANCE. — A quel esprit, mademoiselle?

ALINE. — A Jean-Jacques Rousseau, voyons! C'est le plus serviable. *(A Cécile :)* Cécile, tire les rideaux. Il y a trop de lumière. Ça pourrait l'incommoder. *(Cécile s'exécute sans enthousiasme.)* Maintenant, viens vite... que nous puissions commencer!

CONSTANCE, *contrariée.* — Et mon canard qui n'est pas encore au four!...

ALINE. — Tant pis!... Jean-Jacques Rousseau d'abord... le canard après! *(Toutes les trois sont assises autour du guéridon, leurs mains posées à plat sur la tablette. Une demi-obscurité règne dans la pièce. Constance et Aline regardent fixement le guéridon. Cécile, elle, a l'air de s'ennuyer. Un moment. Aline :)* Esprit, es-tu là? Si tu es là, frappe un coup... *(On frappe à la porte.)* Il est là!... Parfait!...

CÉCILE. — Mais...

ALINE. — Esprit, es-tu là? Si tu es là... *(On frappe de nouveau à la porte.)* Bon. Veux-tu répondre à nos questions?

La porte s'ouvre brusquement et, dans la demi-obscurité, un homme au pardessus élimé entre dans le salon, une petite mallette à la main. Il est maigre, presque chauve, sympathique. Cécile se lève brusquement, va vers lui.

CÉCILE. — Mais, monsieur...

L'HOMME. — Comment, monsieur?

ALINE, *se levant.* — Voudriez-vous avoir l'obligeance de me rappeler votre nom?

L'HOMME, *surpris.* — Mon nom? *(Avec une grande émotion :)* Tantaline!... *(Se tournant vers Cécile :)* Cécile!

Constance fait la lumière.

ALINE et CÉCILE, *ahuries, ensemble.* — Georges!!!

CONSTANCE. — Monsieur Georges!!!

RIDEAU

ACTE III

Même décor. Trois jours plus tard. Onze heures du matin.
Au lever du rideau, Aline des Aubiers est seule en scène, poursuivant une conversation au téléphone.

ALINE, *au téléphone.* — « ...Je vais peut-être vous étonner, mais après un tel choc je ne crois plus à rien, à rien, à rien... Non, non, non, chère amie, c'est fini, bien fini. J'ai vu clair une fois pour toutes, ça me suffit. Les tables tournantes, le spiritisme, la réincarnation, tout cela c'est de la foutaise... parfaitement, de la foutaise. Je ne crois plus qu'à l'astrologie. Ça, au moins, c'est sérieux. Ça s'appuie sur des données scientifiques... Comment? Eh bien non, aucune nouvelle... Pas même... Rien... c'est effrayant... Eh bien, ça fait trois jours. Il devait rentrer le lendemain... *(Cécile entre.)* J'en suis malade. Cécile aussi, d'ailleurs. »

CÉCILE, *protestant pour la forme.* — Mais, Tantaline...

ALINE, *à Cécile.* — Ne proteste pas, tu es aussi inquiète que moi... Seulement, toi, tu ne veux pas l'avouer... *(Au téléphone :)* « ...C'est facile à dire, chère amie, mais je suis dans un tel état de dépression, c'est affreux. Je fais peine à voir. Je ne dors plus. Je ne mange plus. Je sursaute à chaque coup de sonnette. Ma tension monte, que c'en est effrayant... Douze!... Oh! si, pour moi, c'est excessif, je suis habituée à six-huit... Qu'est-ce que vous voulez, il était tellement sympathique, je le considérais presque comme mon fils... Une consolation?... Laquelle?... Georges, oui, bien sûr, mais ce n'est pas la même chose... Il va bien... Encore un peu dépaysé, forcément. Ce n'est pas qu'il regrette la Russie, vous pensez bien, mais quelques jours sont nécessaires... Oui, mais oui, certainement... Il ira vous voir, un de ces jours... Je l'accompagnerai, bien sûr. Oui, c'est cela, à bientôt... oui... Je vous embrasse... Mais oui. Oui. » *(Elle raccroche et, tout en venant s'asseoir à une table couverte de paperasses :)* Ce qu'elle peut être bavarde, cette femme-là!...

CÉCILE. — Qu'est-ce que tu fais?

ALINE. — Tu le vois bien... un horoscope... l'horoscope de Georges. Où en étais-je? Ah! oui... *(Elle prend une feuille, qu'elle examine.)* Son Uranus m'inquiète beaucoup. Il repartirait de nouveau que ça ne m'étonnerait pas... Où?... C'est ce que je voudrais savoir... Voyons un peu la Maison des voyages.. J'y trouverai peut-être un éclaircissement... *(Brusquement :)* Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas téléphoné, car enfin il sait que nous avons le téléphone...

CÉCILE, *ahurie.* — De qui parles-tu?

ALINE. — Eh bien, de Jo.

CÉCILE, *après un temps.* — Qui sait, il n'a peut-être pas envie de revenir...

ALINE. — Ne dis pas cela, tu me contraries. J'aime mieux croire qu'il lui est arrivé quelque chose...

CÉCILE. — Quoi?

ALINE. — Peut-être a-t-il été blessé... accidenté?... *(Se levant :)* Si nous téléphonions à la police?

CÉCILE, *vivement.* — Garde-t'en bien!... Il n'a rien à gagner à être signalé à la police.

ALINE. — Pourquoi? Ah! oui, c'est vrai...

CÉCILE, *soupirant.* — Tout compte fait, je me demande si ce n'est pas mieux comme cela?

ALINE. — Que veux-tu dire?

CÉCILE. — Suppose qu'il revienne, que Georges et lui se trouvent face à face... Quelle tête vont-ils faire, l'un et l'autre? Et quelle explication donneras-tu à Georges?

ALINE. — Oh! je trouverai bien quelque chose. Avec un peu d'imagination, on trouve toujours.

CÉCILE. — Pas toujours.

ALINE. — Mais si. Moi, je trouve toujours.

CÉCILE. — Georges n'est pas homme à croire n'importe quoi. Il n'est tout de même pas gâteux, écoute... Physiquement, il a un peu changé, c'est entendu...

ALINE. — Il a l'air d'un fantôme... et d'un fantôme tout déplumé encore!... Tiens, veux-tu que je te dise!... Par moments, j'en arrive à me demander si c'est bien lui, si je ne suis pas victime d'une hallucination...

CÉCILE. — Oui, mais enfin, moralement, il est toujours le même. Il ne peut pas en dire autant de nous, hélas!...

ALINE. — Tu es émue, mon enfant, c'est très bien. Je voudrais l'être aussi, mais je n'y arrive pas. C'est affreux. Je suis un monstre. Je suis un monstre.

CÉCILE. — Si ça peut te consoler, j'en suis un, moi aussi... Oh! si, si...

ALINE. — Je n'ai pas dit non.

CÉCILE. — J'aurais dû l'accueillir avec plus d'empressement, mais qu'est-ce que tu veux, ce n'est pas ma faute... Huit ans de séparation, ça compte...

ALINE. — Bien sûr, ça compte. Et puis, entre temps, il y a eu Jo. Et l'on ne peut pas se comporter, après avoir connu Jo, comme on se comportait avant... C'est clair!... Cet homme a un tel charme, une telle séduction!... Tu ne trouves pas que tu aurais dû lui rendre la chambre bleue?

CÉCILE. — A qui?

ALINE. — Eh bien, à Georges!... Où as-tu la tête?

CÉCILE. — Il s'est plaint de la chambre grise?

ALINE. — Non. Mais enfin, pour un homme qui a été prisonnier en Russie pendant huit ans, qui s'est évadé, qui a traversé à pied la Roumanie, la Tchécoslovaquie, la Suisse... la Hollande!...

CÉCILE, *la coupant.* — Il est encore temps de la lui rendre.

ALINE. — Et si Jo revient?

CÉCILE. — Il dormira dans la chambre grise.

ALINE. — Evidemment... Mais il va s'imaginer qu'il est tombé en disgrâce. *(Bruit dehors.)* Quelqu'un vient d'entrer!... Va voir!

CÉCILE. — Ne t'affole pas. Ce n'est que Constance.

CONSTANCE, *entrant.* — C'est le tondeur qui vient pour la toilette de Poupette, mademoiselle.

ALINE. — Bon. Nous y allons tout de suite... Dites-moi, Constance, M. Georges ne vous a rien dit?

CONSTANCE. — A quel sujet, mademoiselle?

ALINE. — Eh bien... au sujet de sa chambre, par exemple...

CONSTANCE. — Non, mademoiselle. Hier, il m'a seulement dit : « Ma tante paraît bien nerveuse... Serait-ce à cause de mon retour? »

ALINE. — Il vous a dit ça? *(Compatissante, à Cécile :)* Oh!... tu vois!...

CONSTANCE. — Je lui ai expliqué que Mademoiselle était peut-être un peu nerveuse, mais que c'était rapport à sa tension. Je n'allais tout de même pas lui dire que Mademoiselle s'inquiétait au sujet de M. Jo. Ça ne lui aurait pas fait plaisir.

ALINE. — Non, bien sûr. Et qu'a-t-il répondu?

CONSTANCE. — Da, da.

ALINE, *réfléchissant.* — Da, da?

CONSTANCE. — Oui, il me dit souvent : « Da... da... » ou « Niet... niet... », ou toutes sortes de mots que je ne comprends pas... Ce qui fait qu'avec M. Jo, qui me parlait argot et M. Georges, qui me parle russe, je commence à m'y perdre!...

ALINE. — Da, da?... *(Elle réfléchit.)* Il n'y a pas là de quoi s'alarmer!... *(Secouant un remords :)* Allons nous occuper de Poupette!

Elles sortent toutes les trois. Un temps. La porte de droite s'ouvre et Georges entre. Il tient son chapeau à la main. Il le dépose sur un meuble et vient s'asseoir près du guéridon sur lequel se trouve un journal. Il le prend, le parcourt, lisant quelques titres à haute voix.

GEORGES, *lisant.* — « Au baptême de son fils, un père s'étrangle en avalant une dragée... » Ce n'est pas grave... « Il prend des pilules pour un rhumatisme au pied, ses cheveux repoussent... » *(Il tourne la page.)* « Sommes-nous à la veille de la troisième guerre mondiale? »

Dégoûté, il rejette le journal, va respirer un instant à la porte-fenêtre du fond. Pendant ce temps-là, Jo entre, revêtu d'un imperméable. Il dépose le Corot et l'encrier et, de fatigue, se laisse choir sur le canapé, la tête dans ses mains. Georges, absorbé par ses pensées, vient s'asseoir à côté de lui, sans l'apercevoir. Mais Jo relève la tête. Les deux hommes s'aperçoivent, sursautent.

Jo. — Oh! pardon... Je vous dérange?

GEORGES. — Non, pas du tout. Vous désirez voir Mlle des Aubiers?

Jo, *inquiet.* — Euh... Oui, je désire la voir... Vous ne seriez pas, par hasard, monsieur Bouchardon?

GEORGES. — Le fils du préfet de police?

Jo. — Oui.

GEORGES. — Ah! non.

Jo. — Ah, bon!

GEORGES. — Je suis un parent de Mlle des Aubiers.

Jo. — Bon, bon... Vous venez de Lyon, peut-être?

GEORGES. — De bien plus loin... du fin fond de la steppe...

Jo. — Je vois ça... un petit bled...

GEORGES. — Un drôle de bled.

Jo. — Pas de poste, pas de trains, pas de cinéma...

GEORGES. — Oh! ça, je vous jure que non!... On vous attend?

Jo. — Oui, enfin, je crois... Je rapporte le Corot et l'encrier.

GEORGES. — Ah! oui, qu'on avait prêtés au musée de l'Orangerie...

Jo, *qui ne saisit pas.* — Au musée de l'Orangerie? Oui, oui, oui...

Georges. — Bon. Eh bien... On ne va pas tarder à venir...

Jo. — Vous permettez que j'enlève mon imperméable?

Georges. — Je vous en prie...

Jo, *enlevant son imperméable.* — J'ai marché très vite... j'ai chaud.

Georges. — Vous avez là un costume qui vous va bien... J'aime beaucoup ce genre de tissu.

Jo. — Il ne me va pas mal, oui.

Georges. — Rien ne vaut un costume fait sur mesure et par un bon tailleur.

Jo. — Oh! ça, j'ai un bon tailleur... J'en suis très content.

Georges. — Moi, j'ai acheté ça hier, à Versailles... C'est de l'horrible confection.

Jo. — Il n'est pas si mal que ça.

Georges. — Oui... mais ça ne vaut pas... *(Ils tâtent en connaisseurs les revers de leurs vestons. Georges, présentant le coffret de cigares :)* Vous fumez?

Jo. — Oui.

Georges. — Servez-vous... ça vous fera patienter...

Jo. — Merci.

Georges. — Ils ne sont pas trop mauvais.

Jo. — Pour des cigares français, non.

Georges. — Ah! vous les connaissez?

Jo. — Oui, il m'est arrivé d'en fumer quelques-uns.

Georges. — Ah!... parce que vous venez de temps en temps?

Jo, *éludant la question.* — Et vous, vous fumez?

Georges. — Niet...

Jo, *un peu surpris.* — Pardon?...

Georges. — Pas le matin, merci... Excusez-moi, je vais faire un tour avant le déjeuner... C'est tellement agréable de pouvoir aller et venir à sa guise... de réapprendre la liberté...

Jo, *intrigué.* — Ah! parce que vous en avez été privé?

Georges. — Un peu, oui.

Jo, *d'un petit air complice.* — Détournement? Escroquerie?

Georges. — Comment?

Jo. — Un tout petit peu compromis dans une affaire plus ou moins... douteuse?

Georges. — Non, non, pas du tout!...

Jo. — Enfin, ces choses-là ne me regardent pas...

Georges. — Puisque vous venez de temps en temps, je vous raconterai ça un jour... Ça vous intéressera.

Jo. — Ah! parce que vous comptez rester ici quelque temps?

Georges. — Enfin... quelques semaines.

Jo, *très intrigué.* — Ah?... Vous aimez les voyages?

Georges. — Eh bien, pour le moment, j'en suis un peu guéri.

Jo. — On ne peut pas toujours voyager, naturellement.

Georges. — Dans certains cas, c'est même très fatigant. A pied, par exemple.

Jo. — Le fait est qu'à pied...

Georges. — Et puis, pour tout vous dire, j'ai affaire ailleurs. En Suisse.

Jo. — Ah! la Suisse, c'est très joli.

Georges. — Vous la connaissez? Vous y êtes déjà allé?

Jo. — Non, mais on m'en a parlé. Plusieurs fois, j'ai eu l'intention de m'y rendre... Vous savez, entre nous, les francs suisses, ce n'est pas à dédaigner, par les temps qui courent!

Georges. — Je sais, mais surtout on y respire un autre air, un air pur...

Jo. — Ah! un air pur, c'est très important...

Georges. — Pour certains, c'est même indispensable.

Jo. — D'accord, mais moi, voyez-vous, mes affaires me retiennent ici.

Georges. — Ah! parce que vous êtes dans les affaires?

Jo. — Oui... je suis antiquaire...

Georges. — Ah!... c'est un métier passionnant, peut-être moins immoral qu'il n'y paraît, puisqu'il consiste à duper des ignorants qui se croient très malins... Je ne vous vexe pas, au moins?

Jo. — Rassurez-vous... il m'en faut plus que ça!

Georges. — Il faut bien plaisanter un peu... Bon, eh bien, excusez-moi; à tout à l'heure, peut-être?

Jo. — Certainement.

Georges prend son chapeau et sort par la porte du fond. Resté seul, Jo pose l'encrier sur la cheminée et raccroche le Corot à sa place. Cécile entre.

Cécile, *surprise, en apercevant Jo.* — Comment, vous étiez là? Par où êtes-vous entré?

Jo. — Par la porte. Je vous attendais. Bonjour.

Cécile. — Bonjour. Ma tante a été très inquiète à votre sujet.

Jo, *avec intention.* — Ah! oui?... Votre tante seulement?

Cécile, *un peu embarrassée.* — Oui, enfin... moi aussi.

Jo. — Rapport au Corot, bien sûr...

Cécile. — Non. Pas seulement. Vous nous aviez promis de revenir le lendemain... Nous nous demandions si vous alliez tenir votre promesse...

Jo. — Oh! je les tiens toujours... Seulement, là-bas, ils m'ont donné du fil à retordre. Ça n'a pas été tout seul. Mais d'abord, regardez... là...

Il désigne le Corot.

Cécile, *joyeusement.* — Le Corot.

Jo, *désignant l'encrier.* — Et là...

Cécile, *même jeu.* — L'encrier!... Oh! quelle chance!... C'est ma tante qui va être contente!

Jo. — Vous aussi, j'espère?

Cécile. — Bien sûr, moi aussi. J'aime tellement ce tableau!... Ça m'aurait fait beaucoup de peine de ne plus le revoir... Vous êtes un

homme de parole, monsieur. Je vous félicite.

Jo, *s'asseyant, fatigué, sur le canapé.* — Excusez-moi, je suis complètement claqué!...

CÉCILE. — C'est vrai, vous avez les traits tirés. On dirait que vous n'avez pas dormi depuis plusieurs jours. Que s'est-il passé?

Jo. — Rien qui puisse vous intéresser.

CÉCILE. — Mais encore?

Jo. — Ils m'ont séquestré!

CÉCILE. — Qui ça?

Jo. — Eh bien, les copains... enfin, la bande. Quand ils ont su ce que je venais faire, vous parlez d'une corrida! Ça a bardé pendant cinq minutes... Pour finir, c'est eux qui ont eu le dessus : ils m'ont bouclé dans ma chambre.

CÉCILE. — Et vous ne pouviez pas vous échapper?

Jo. — Pensez-vous! Jour et nuit, ils montaient la garde derrière ma porte, mitraillette à l'épaule...

CÉCILE. — Qui ça?

Jo. — Canari et Nana.

CÉCILE. — Pourquoi?

Jo. — Parbleu, pour m'empêcher d'aller récupérer le Corot et l'encrier!...

CÉCILE. — Où se trouvaient-ils?

Jo. — Chez l'antiquaire.

CÉCILE. — Ah! parce qu'ils les avaient déjà...

Jo. — Vendus à un antiquaire, oui, à Fredy, rue de la Goutte-d'Or, un type que je connais...

CÉCILE, *intriguée et vaguement inquiète.* — Mais... qui est Nana?

Jo. — Oh! une de mes anciennes... Vous ne pouvez pas savoir ce qu'elle m'en a fait baver!... Elle est d'une jalousie terrible!

CÉCILE. — Et de qui est-elle jalouse?

Jo. — De vous.

CÉCILE, *surprise.* — De moi? Elle ne me connaît pas!

Jo. — Elle sait que vous existez, ça suffit... Elle a même été jusqu'à menacer de me dénoncer... Vous pensez si les autres l'ont rappelée à l'ordre!... Ils auraient tous été dans le bain!... Je ne perds rien pour attendre, d'ailleurs, comme je la connais.

CÉCILE. — Mais alors, finalement, comment avez-vous pu leur échapper?

Jo. — En m'évadant, par les toits... Je vous raconterai ça plus tard... Un vrai film, vous verrez!...

CÉCILE. — Et dites-moi, l'antiquaire, il a bien voulu...

Jo. — Bien voulu... bien voulu... Non, il n'a pas voulu. Il a g..., pardon, hurlé comme un écorché, surtout qu'il avait déjà allongé 350 sacs à Canari... Des sacs, c'est des billets de mille. Seulement, il est recéleur... Il n'a pas intérêt à ce que la police vienne fourrer le nez dans ses affaires. Ah! je m'en souviendrai, de cette aventure... Je vais vous dire une chose, Cécile... vous permettez?

CÉCILE. — Oui.

Jo. — C'est pour vous que j'ai fait ça.

CÉCILE. — Un peu pour ma tante aussi, j'espère?

Jo. — Sans doute, mais surtout pour vous... pour vous prouver que je n'étais pas un lâche...

CÉCILE. — Un lâche?

Jo. — Oui.

CÉCILE, *gênée.* — Je vous demande pardon, monsieur Jo.

Jo. — Appelez-moi Georges, puisque c'est mon vrai prénom.

CÉCILE, *embarrassée.* — C'est que... vous tombez plutôt mal.

Jo. — Pourquoi?

CÉCILE. — Georges vient de rentrer.

Jo, *frappé.* — Georges? Le neveu de...

CÉCILE. — Oui.

Jo. — ...de votre tante?

CÉCILE. — Il est rentré hier.

Jo. — Ce n'est pas possible! Vous me racontez des histoires!...

CÉCILE. — Pas du tout. C'est la vérité.

Jo, *brusquement, après un temps de réflexion.* — Serait-ce cet homme que j'ai trouvé là, en arrivant?

CÉCILE. — Comment était-il?

Jo. — Grand, sympathique, un peu déplumé... imposant, enfin à moi, il m'en imposait.

CÉCILE, *gênée.* — Si. C'est lui. Il a terriblement changé.

Jo. — Ça, alors!... Ça, alors!... c'est incroyable... Mais d'où vient-il?

CÉCILE. — De Russie... Il était dans un camp, il s'est évadé...

Jo, *complètement renversé.* — Quelle histoire!... Ça alors, c'est inouï!... Et vous ne pouviez pas me dire ça tout de suite. Je n'ai plus qu'à plier bagage.

CÉCILE. — Plier bagage? Pourquoi?

Jo. — Maintenant que le coup de la réincarnation est fichu!...

CÉCILE. — Comme vous êtes peu psychologue!... Croyez-vous que ma tante se soit intéressée à vous uniquement à cause de cette histoire de réincarnation?

Jo. — Tout de même un peu, il me semble...

CÉCILE. — Moins que vous ne pensez. La vérité, c'est que vous lui avez été tout de suite sympathique et qu'elle s'est attachée à vous... Si vous l'aviez vue, pendant votre absence, elle n'a cessé de s'inquiéter à votre sujet, et cela, malgré le retour de Georges. Elle va sûrement vous demander de rester.

Jo. — Vous croyez?

CÉCILE. — J'en suis sûre.

Jo. — Et vous... vous personnellement, qu'est-ce que vous me conseillez de faire? Rester ou partir?

Constance entre.

CONSTANCE. — M^lle^ des Aubiers demande que Mademoiselle vienne l'aider à tenir Poupette. Elle veut mordre le tondeur. *(Elle aperçoit seulement Jo.)* Oh! monsieur Jo!... Quelle bonne surprise!... Je vais vite prévenir Mademoiselle.

Elle sort.

Jo. — Rester ou partir? Je vois, ma question vous embête.

CÉCILE. — Décidément, vous êtes de moins en moins psychologue.

Jo. — Ah! bon.

Constance rentre, affolée.

CONSTANCE. — Il y a une auto bizarre, arrêtée devant le perron. D'après ce que Monsieur m'en a dit, ça m'a tout l'air d'être le panier à salade.

Jo, *sursautant.* — Le panier à salade?

CONSTANCE. — Oui, puisqu'il y a des poulets dedans.

Jo. — Des poulets, vous en êtes sûre?

CONSTANCE. — Et certaine. J'en ai aperçu un. Monsieur ferait peut-être mieux de se cacher. *(Sonnerie insistante à la porte d'entrée :)* Ils s'impatientent.

Jo s'approche prestement de la porte de droite, premier plan, et l'ouvre.

Jo. — Je n'y suis pour personne.

Il disparaît.

CÉCILE, *à Constance.* — Maintenant, Constance, allez ouvrir. C'est moi qui vais les recevoir.

Constance sort et introduit un inspecteur.

L'INSPECTEUR, *s'inclinant.* — Madame...

CÉCILE, *rectifiant.* — Mademoiselle... Cécile Marnier.

L'INSPECTEUR. — Vous êtes bien la propriétaire de ce château?

CÉCILE. — Non, c'est ma tante, mais je la remplace en ce moment. Qui êtes-vous?

L'INSPECTEUR. — Excusez-moi... j'aurais dû commencer par me présenter. Inspecteur Fargeon, de la Police judiciaire.

CÉCILE. — Vous avez votre carte?

L'INSPECTEUR. — La voici.

CÉCILE, *après l'avoir examinée.* — Elle me paraît vraie.

L'INSPECTEUR. — Rassurez-vous, elle l'est. Vous êtes méfiante, je vois ça.

CÉCILE. — Vous savez, aujourd'hui, on doit se méfier autant des policiers que des voleurs. Il y en a tellement de faux!...

L'INSPECTEUR, *brusquement.* — Mademoiselle, où est-il?

CÉCILE. — Qui?

L'INSPECTEUR. — Ne rusez pas avec moi. C'est inutile. Vous savez très bien de qui je veux parler.

CÉCILE. — Pas le moins du monde.

L'INSPECTEUR. — Vous mentez mal... Dites-moi où il se cache... ça vous évitera des ennuis...

CÉCILE. — Mais, monsieur, je ne sais pas de qui vous voulez parler. Et je vous trouve bien impertinent de prétendre que je mens...

L'INSPECTEUR. — Ne nous égarons pas. Mon temps est précieux.

CÉCILE. — Le mien aussi, figurez-vous. Je vous demanderai, d'ailleurs, de me parler sur un autre ton. Je n'ai rien à me reprocher et je suis chez moi. De quoi s'agit-il? Qui cherchez-vous?

L'INSPECTEUR. — Puisqu'il faut vous mettre les points sur les *i*, je vais les mettre. Nous avons découvert une bande de gangsters. Depuis ce matin, deux d'entre eux sont en lieu sûr. Nous sommes en train de cueillir les autres. Vous en hébergez un. Ne niez pas, c'est inutile. Nous sommes bien renseignés.

CÉCILE. — Par qui?

L'INSPECTEUR. — Par une personne bien renseignée, elle aussi.

CÉCILE. — Dans ce cas, elle s'est moquée de vous.

L'INSPECTEUR. — C'est ce que nous allons voir.

CÉCILE. — Pour votre gouverne, je vous signale qu'il n'y a qu'un seul homme au château : mon fiancé. J'oubliais, il y a aussi le tondeur de chiens, qui est arrivé il y a dix minutes. Au fait, c'est peut-être lui que vous recherchez. Voulez-vous que je le fasse venir?

L'INSPECTEUR. — Mademoiselle, je ne plaisante pas.

CÉCILE. — Moi non plus. A moins que ce ne soit le jardinier ou le régisseur. Etant donné leur âge, je doute fort qu'ils fassent partie d'une bande de gangsters...

L'INSPECTEUR. — Quel âge?

CÉCILE. — Le jardinier soixante et onze et le régisseur soixante-dix.

L'INSPECTEUR. — Et votre fiancé?

CÉCILE. — Trente-deux.

L'INSPECTEUR. — Depuis combien de temps le connaissez-vous?

CÉCILE. — Depuis l'âge de sept ans.

L'INSPECTEUR. — Ce n'est pas d'aujourd'hui!

CÉCILE. — Vous êtes très galant. Merci.

L'INSPECTEUR. — J'aimerais poser quelques questions à votre tante. Voulez-vous la prier de venir un instant?

CÉCILE. — Soit, mais je vous préviens, elle n'a pas toute sa raison. Vous ne pourrez tenir compte d'aucune de ses réponses.

L'INSPECTEUR. — J'aimerais quand même lui poser quelques questions.

CÉCILE. — Je vous demanderai de la ménager, si c'est dans vos possibilités. Sa santé est très délicate et une brusque montée de sa tension peut lui être fatale. Je vous rends responsable de ce qui pourrait lui arriver...

Aline entre.

ALINE, *criarde.* — Constance me dit qu'il y a un poulet dans le salon. Voyons... Qu'est-ce que ça signifie?

L'INSPECTEUR. — Madame...

ALINE, *rectifiant.* — Mademoiselle.

L'INSPECTEUR. — Pardon, mademoiselle... Inspecteur Fargeon, de la Police judiciaire.

ALINE, *qui le prend de haut.* — Alors, quoi, avons-nous volé le peu d'or qui reste à la Banque de France, détroussé les passants, assassiné le Président de la République? Répondez-moi.

L'INSPECTEUR. — C'est vous, mademoiselle, qui allez me répondre.

ALINE, *s'emportant.* — Si je veux bien... *(Apercevant tout à coup le Corot :)* Oh!...

L'INSPECTEUR. — Qu'est-ce qui se passe?...

ALINE, *se ressaisissant.* — Rien. C'est une réflexion que je me faisais à haute voix.

L'INSPECTEUR. — Voulez-vous me dire depuis combien de temps Jo est chez vous?

ALINE, *cherchant.* — Depuis combien de temps?

CÉCILE, *volant à son secours.* — Mais, monsieur, je vous ai dit...

L'INSPECTEUR, *à Cécile.* — Je vous en prie, mademoiselle... *(Désignant Aline :)* C'est votre tante que j'interroge, et non vous... C'est à elle de répondre... *(A Aline :)* Depuis combien de temps Jo est-il chez vous?

ALINE, *qui a eu le temps de se ressaisir.* — Jo? Je ne connais pas de Jo. *(A Cécile :)* Tu connais un Jo, toi?

CÉCILE. — Non. Tu le sais bien.

ALINE, *parfaitement sûre d'elle.* — Vous voyez!

L'INSPECTEUR. — C'est pourtant bien vous qui vous occupez de spiritisme, qui croyez à la réincarnation?

ALINE. — C'est-à-dire...

L'INSPECTEUR. — Et dont le neveu est mort à la guerre?

ALINE. — « Mort à la guerre »? Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Il n'est pas mort du tout, puisqu'il est ici.

L'INSPECTEUR, *d'un air entendu.* — Oui, réincarné, je sais...

ALINE. — Comment « réincarné »? Mais non, pas réincarné.

L'INSPECTEUR. — Oui, enfin...

ALINE, *s'emportant de plus en plus.* — Il n'y a pas de « oui, enfin »!... D'ailleurs, si vous voulez le savoir, le spiritisme, la réincarnation, c'est de la foutaise, vous m'entendez, de la foutaise!!!

L'INSPECTEUR, *un peu décontenancé, mais réagissant.* — Ne nous énervons pas, mademoiselle... Dites-moi plutôt comment se nomme votre neveu?

ALINE. — Georges, Georges des Aubiers.

L'INSPECTEUR. — C'est-à-dire Jo.

ALINE. — Mais non, pas Jo : Georges.

L'INSPECTEUR. — Georges ou Jo, pour moi, c'est kif-kif...

ALINE, *s'emportant.* — Vous êtes fou, monsieur.

L'INSPECTEUR. — Pas moi, mademoiselle, pas moi.

ALINE. — Comment, pas vous? Que voulez-vous insinuer?... Que moi, je suis folle?

L'INSPECTEUR. — Du calme, du calme, mademoiselle... Nous pouvons très bien parler sans nous énerver.

ALINE. — Et d'abord, je ne discute pas avec un « Scorpion »...

L'INSPECTEUR, *ahuri.* — Un quoi?

ALINE, *catégorique.* — Un « Scorpion ». Astrologiquement, vous êtes un « Scorpion ». Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Il n'y a qu'à regarder la ligne de votre nuque et votre faciès de... de... enfin, votre faciès pour en être convaincu. Non, jamais nous ne pourrons nous entendre.

Georges entre.

L'INSPECTEUR. — Monsieur...

GEORGES. — Georges des Aubiers.

L'INSPECTEUR, *à Aline, désignant Georges.* — Votre « neveu », sans doute?

ALINE. — Oui.

L'INSPECTEUR. — Asseyez-vous!

GEORGES, *interdit.* — Mais...

L'INSPECTEUR. — Asseyez-vous!... *(Aline fait signe à Georges de s'asseoir. Il s'assied.)* Mon petit Jo, tu es fait. Fait comme un rat.

GEORGES. — J'ai horreur de ce tutoiement et de ce diminutif. Appelez-moi monsieur, voulez-vous?

CÉCILE. — Monsieur est de la police.

GEORGES, *qui en a vu d'autres.* — Oh! ça se voit... *(A l'Inspecteur :)* Que me voulez-vous?

L'INSPECTEUR. — Ne cherche pas à gagner du temps. Avec moi, ça ne prend pas. Je te dis que tu es fait. Je savais que tu étais ici.

GEORGES. — Et après? Qu'est-ce qu'on me reproche? D'être revenu chez moi? Je suis le neveu de M^lle^ des Aubiers et je me demande...

L'INSPECTEUR. — Tu joues rudement bien la comédie, mais le coup de la réincarnation, on ne me le fait pas, à moi...

GEORGES, *qui tombe des nues.* — Le coup de la réincarnation?

L'INSPECTEUR. — Allons, ne fais pas l'idiot... Tu sais très bien ce que je veux dire.

GEORGES, *se levant.* — Je vous ai déjà dit de ne pas me tutoyer. Je n'admets le tutoiement qu'entre prisonniers...

L'INSPECTEUR, *le prenant par le revers de son veston.* — Ainsi donc, tu avoues.

GEORGES. — J'avoue quoi?

L'INSPECTEUR. — Que t'as déjà fait de la prison?

GEORGES, *simplement.* — Bien sûr. Pendant huit ans. Mais enfin, je voudrais bien savoir...

L'INSPECTEUR, *brusquement.* — Le G.P.C., ça ne te dit rien?

GEORGES, *abasourdi, se rasseyant.* — Je connais la R.A.F. bien sûr, la D.C.A. naturellement, le P.L.M., la C.G.T., la T.C.R.P., l'U.R.S.S., mais le G.P.C., non, ça ne me dit rien. C'est un nouveau parti politique? ou un corps constitué?

L'INSPECTEUR, *sarcastique.* — Et la grande Nana, ça ne te dit rien non plus?

GEORGES. — Niet.

L'INSPECTEUR. — Comment?

GEORGES. — Non.

L'INSPECTEUR. — C'est pourtant elle qui t'a donné.

ALINE. — Qui lui a donné quoi?

GEORGES. — Oui, qui m'a donné quoi?

L'INSPECTEUR. — Tu vas te payer ma tête comme ça pendant longtemps? Et Canari, hein, ton copain Canari?

GEORGES, *explosant.* — Mais, sacrebleu, de qui et de quoi me parlez-vous, à la fin? A vous entendre, j'ai été mêlé à je ne sais quelle téné-

reuse affaire, à je ne sais quels individus lus ou moins louches.

L'INSPECTEUR. — T'énerve pas, c'est inule... *(Il va vers la porte, qu'il ouvre, et lance la cantonade :)* Carlier, amenez-moi le petit, -bas... en vitesse!... *(Revenant vers Georges très sûr de lui :)* Puisque tu veux faire le alin, voici un petit copain qui va te reconaître, lui...

La porte s'ouvre et Canari est poussé violemment à l'intérieur, menottes aux mains.

ALINE, *spontanément, reconnaissant Canari.* - Monsieur de Barbès!

Elle s'arrête net, sur un signe de Cécile.

L'INSPECTEUR, *à Aline.* — Vous dites?

ALINE, *se ressaisissant.* — Moi? Rien. Je n'ai en dit. Il a un physique intéressant, ce garon. S'il veut me donner sa date de naisance... je ferai son horoscope... Il a certaiement du Jupiter dans son thème.

L'INSPECTEUR, *à Canari.* — Serais-tu déjà enu ici, toi, par hasard?

CANARI. — Jamais de la vie!...

L'INSPECTEUR, *à Canari.* — Allons, dis bonur au copain!...

CANARI. — C'est pas un copain. Je l'ai mais vu... Vous, alors, pour vous mettre le oigt dans l'œil, on peut dire que vous vous êtes mis jusqu'au coude...

L'INSPECTEUR, *à Georges.* — Et toi?

GEORGES. — Moi non plus. C'est dommage, arce qu'il a une bonne tête...

CANARI. — Merci. Il paraît que nous avons ravaillé ensemble?

GEORGES. — Ah! oui. Et à quoi?

CANARI. — Est-ce que je sais, moi? Demanez-le-lui. Il fait partie de la volaille. Il sait out. Paraîtrait que je suis suspect. Vous aussi, robablement...

GEORGES, *se fâchant.* — Suspect? Moi? Ah! on... Tout ce que vous voulez, mais pas susect. Je l'ai été pendant huit ans, sans savoir ourquoi... J'en ai assez!... J'en ai assez!...

ALINE, *à l'Inspecteur, s'avançant jusque sous on nez.* — Vous êtes pire que les Russes!...

GEORGES, *se fâchant pour de bon.* — Ecouez, vos questions, vos soupçons, votre préence, je commence à en avoir par-dessus la ête... Si vous ne fichez pas le camp immédiaement, je vais vous prendre par la peau du os et vous jeter dehors!

CANARI. — Bien envoyé!

L'INSPECTEUR. — Vous semblez oublier que e suis de la police.

GEORGES, *hors de lui.* — La police, je i'en f...!

ALINE. — On s'en f...!

L'INSPECTEUR. — Comment?

GEORGES. — Parfaitement, je m'en f...!

ALINE. — Il s'en f...!...

GEORGES. — Surtout quand elle a votre isage de faux témoin. Etes-vous un juge 'instruction? Avez-vous un mandat d'amener? Non. Alors, qu'est-ce que ça signifie? De quel droit vous trouvez-vous ici? Vous allez me faire des excuses... immédiatement!...

CANARI. — Bravo! Bravo!

ALINE. — Immédiatement, je l'exige!...

L'INSPECTEUR. — Des excuses, moi?

GEORGES. — Parfaitement, vous!

ALINE. — Parfaitement.

CANARI. — Ça vous en bouche un coin, hein?

L'INSPECTEUR, *à Canari.* — Veux-tu la boucler, toi!... *(Il va ouvrir la porte et lance à la cantonade :)* Carlier... Nana... en vitesse!

GEORGES. — Cette sinistre plaisanterie n'est pas encore terminée?

L'INSPECTEUR, *à Georges.* — Encore un peu de patience... Nana ne vous ménagera pas, comme cet oiseau-là. *(A Georges :)* Vos papiers, en attendant?

GEORGES. — Je n'en ai pas.

L'INSPECTEUR, *triomphant.* — Tiens, tiens, tiens... Pas de papiers?... Pas même de faux?

GEORGES. — Pas même.

ALINE, *intervenant.* — Mais puisque je vous affirme que c'est mon neveu!...

L'INSPECTEUR, *à Aline.* — Vous, ça ne compte pas!

ALINE, *outrée.* — Comment, moi, ça ne compte pas?

L'INSPECTEUR. — Mais non... *(A Georges :)* Et pourquoi n'avez-vous pas de papiers?

ALINE, *répétant, indignée.* — Comment, moi, ça ne compte pas?

GEORGES. — Parce qu'on me les a pris.

ALINE. — Comment, moi, ça ne compte pas?

L'INSPECTEUR. — Qui vous les a pris?

GEORGES. — Les Russes.

ALINE, *qui suit sa pensée, outrée.* — Oh! le mufle!...

L'INSPECTEUR. — Où les Russes vous les ont-ils pris?

ALINE. — Le mufle!... Ça, c'est trop fort!

GEORGES. — A Viechtchernaïakoulikovsk.

ALINE, *triomphante.* — Ah!...

L'INSPECTEUR. — Et que faisiez-vous là-bas, à Viechtchernaïa...?

GEORGES. — ...koulikovsk. Voilà huit ans que je me le demande. Si vous pouviez me le dire!...

ALINE, *à l'Inspecteur.* — Oui, si vous pouviez nous le dire!

CANARI. — Vous ne voyez pas qu'il est sincère, ce gars-là?

L'INSPECTEUR, *à Georges.* — Tu mens!

GEORGES, *indigné.* — Vous n'avez pas fini de m'insulter?

ALINE, *même jeu.* — Vous n'avez pas fini de nous insulter?...

La porte s'ouvre. Nana entre.

L'INSPECTEUR, *à Nana.* — Avance... n'aie pas peur... C'est le moment de dire tout ce que tu as sur le cœur... Qu'est-ce que tu lui reproches à ton amant?

NANA, *placidement.* — Lequel?

ALINE, *curieuse.* — Elle en a plusieurs?

L'INSPECTEUR. — Jo, parbleu!... Il brûle de savoir pourquoi tu l'as donné... N'est-ce pas,

Jo, que tu brûles de le savoir? *(A Georges, qui veut protester :)* Silence!...

NANA, *un peu ahurie.* — Je ne connais pas Monsieur...

L'INSPECTEUR. — Allons bon, toi aussi?... Vous verrez que, dans cinq minutes, tout ce joli monde ne se sera jamais vu. C'est le coup classique... Vous manquez d'imagination.

NANA, *à l'Inspecteur.* — Je vous dis que je ne connais pas Monsieur... *(A Georges :)* Est-ce qu'on se connaît tous les deux?

GEORGES. — Mais non.

NANA. — Est-ce qu'on a déjà couché ensemble?

ALINE, *sursautant.* — Oh!...

GEORGES. — Laisse, Tantaline... Mademoiselle a une spontanéité vraiment charmante.

NANA, *à Georges.* — Est-ce que vous vous fichez de moi?

GEORGES. — Ne soyez pas si susceptible. C'est un compliment.

NANA, *dévisageant Cécile.* — Faites-les plutôt à Mademoiselle... avec son air de première communiante...

CÉCILE, *agacée, à l'Inspecteur.* — Vous ne pourriez pas faire taire cette créature?

NANA. — Je ne suis pas venue ici pour me taire. Vous avez peur que je vous demande où est Jo?

CANARI, *vivement.* — Jo est à Anvers.

L'INSPECTEUR. — Où ça?

CANARI. — A Anvers, en Belgique... pour affaires... because diams... Pas fou, le gars...

NANA. — C'est faux. Jo est ici. Et Mademoiselle le sait très bien.

CÉCILE, *avec force.* — Vous mentez!

L'INSPECTEUR. — Il va falloir vous mettre d'accord.

CANARI. — Il est à Anvers. Même qu'avant de partir, il nous a dit comme ça : « Gare à vous si vous revenez embêter la vieille ».

ALINE, *amusée.* — Oh!... Mais non, la vieille, c'est moi!

NANA, *à l'Inspecteur.* — Puisque vous ne me croyez pas, vous n'avez qu'à fouiller le château... vous le trouverez...

ALINE, *indignée.* — Ah! non, jamais de la vie!... Nous sommes encore chez nous!

CANARI. — Ne vous donnez pas cette peine... c'est inutile... *(Regardant fixement Nana :)* Puisque je répète qu'il est à Anvers.

NANA. — Non!

CANARI, *regards de plus en plus impératifs vers Nana.* — Il est à Anvers.

NANA, *matée.* — Bon... bon... il est à Anvers, c'est entendu.

L'INSPECTEUR, *à Nana.* — Alors, tu m'as menti.

NANA. — Faut croire.

L'INSPECTEUR. — Pourquoi?

CANARI. — Pour vous faire marcher...

L'INSPECTEUR. — Toi, ta g...!

CÉCILE. — Vous êtes poli, dans la police...

L'INSPECTEUR. — Poli? Vous voudriez qu'on soit poli avec des zèbres de cette espèce?

CANARI, *mettant toute sa colère dans un mot qui lui sort spontanément de la bouche.* — Des zèbres? Funambule, va!...

L'INSPECTEUR. — Des insultes, maintenant

CANARI. — Minute... j'ai pas dit « fumier » j'ai dit « funambule ». Je ne dis pas que c'es un compliment, mais vous ne pouvez rien m faire pour ça. Je choisis mes mots, moi...

L'INSPECTEUR. — Eh bien, tu verras si je n peux rien te faire « pour ça »... *(Il flanqu Nana et Canari dehors, brutalement :)* Carlier occupe-toi de cette racaille!... *(A Georges :)* Quant à vous, vous allez m'accompagner a Quai des Orfèvres, qu'on tire tout ça a clair...

GEORGES. — Ah! non, alors, je ne vais pa vous accompagner... *(Avec une ferme auto rité :)* C'est vous qui allez m'accompagner Parfaitement. Et chez le Préfet de police encore!... Il vous dira qui je suis, lui. Je n suis pas resté huit ans derrière les barbelé pour être traité comme une fripouille le len demain de mon retour!... Ah! non, mille foi non! Ce serait un comble!... Je sais bien qu j'arrive avec huit ans de retard, mais tout d même... tout de même!... *(Il se tourne ver Cécile et Aline.)* Je vous demande pardon, m tante, et vous, Cécile, de me laisser emporte comme cela, mais, voyez-vous, toutes ce années m'ont mis les nerfs à fleur de peau Les injustices, les tracasseries me mette hors de moi. Je ne peux absolument plus le supporter. *(Se retournant vers l'Inspecteur :* M. Bouchardon habite à 2 kilomètres.... J devais justement le voir pour mes papiers. Je ferai d'une pierre deux coups... Vous ave bien une voiture?

L'INSPECTEUR, *maté.* — Euh... le panier salade.

GEORGES. — Eh bien, c'est parfait... Quan tout va de travers, c'est quelquefois un hon neur d'y monter... Allons, venez... Je n'ai pa de temps à perdre... *(A Cécile :)* Cécile, télé phone à M. Bouchardon et annonce-lui mo arrivée en compagnie de l'inspecteur Four gon.

L'INSPECTEUR. — Ah! non... Fargeon!

GEORGES. — En compagnie de l'inspecteu Fargeon. Nous serons chez lui dans cin minutes. Allez, en route!

L'Inspecteur, Georges, Canari et Nan sortent.

ALINE. — Je n'ai jamais vu de panier salade. Ça m'intrigue. Je vais voir ça de l fenêtre de ma chambre.

Aline sort également, tandis que George rentre, cherchant quelque chose.

GEORGES. — Mon chapeau?... Je m'enrhum facilement à présent. *(Il prend son chapeau s'approche de Cécile :)* Cécile je ne t demande pas qui est ce « Jo »... ça ne m regarde pas. Mais moi, je sais qu'il est ici e que tu l'aimes... Tu ne t'en défends pas... Ti ne protestes pas, tant mieux!... Ça me m plus à l'aise pour te confier une chose dor je n'avais pas encore osé vous parler, à Tan

dine et à toi... Oui, je... comment dire ça... ne me suis pas évadé de là-bas tout seul, ais avec... avec...

CÉCILE, *voyant son embarras.* — Une mme?

GEORGES. — Oui, avec une femme... une ne Polonaise, qui m'a sauvé la vie dans des rconstances où elle risquait également la enne... Je t'expliquerai.

CÉCILE. — Et tu l'aimes, naturellement?

GEORGES. — Je compte l'épouser. Pour le oment, elle est en Suisse, à Lausanne, chez s amis. J'irai la rejoindre dans une quin- ine de jours. Pardonne-moi de n'avoir rien t plus tôt, j'avais peur de causer à Tantaline choc trop violent... Tu ne m'en veux pas?

CÉCILE, *très simplement.* — Non.

GEORGES, *comprenant.* — Oui, évidemment... xcuse-moi, ils m'attendent... Mais ce soir, je raconterai tout ça, en détail... Toi aussi, est-ce pas, tu me diras tout ce qui s'est ssé? Je veux que nous restions les meilleurs nis du monde.

CÉCILE. — Mais bien sûr. Il n'y a pas de ison...

GEORGES. — A tout à l'heure.

Georges sort. Aussitôt, la porte de droite s'ouvre et Jo entre.

JO. — Eh bien, comment trouvez-vous ça?

CÉCILE. — Vous écoutiez?

JO. — Là, derrière la porte. J'ai tout tendu.

CÉCILE. — Tout?

JO. — Absolument tout... Eh bien, qu'atten- z-vous pour vous précipiter dans mes bras? vous fais encore peur?

CÉCILE. — Encore un peu.

JO. — Allons, venez!

Ils s'étreignent.

CÉCILE. — Vous devez penser que j'ai beaucoup changé en bien peu de temps, n'est-ce pas?

JO. — Quand a eu lieu le... miracle?

CÉCILE. — C'est votre absence qui m'a ouvert les yeux... Et maintenant, je ne me reconnais plus... Ça m'effraie un peu, je dois dire. Et puis, j'ai peur aussi...

JO. — Peur de quoi?

CÉCILE. — De l'avenir... de ce qui pourrait vous arriver... de cette menace qui pèse sur vous. Supposez qu'ils reviennent...

JO. — Qui? Les poulets?

CÉCILE. — Oui.

JO. — Après ce que Canari a dit à l'Inspecteur, vous pouvez être tout à fait tranquille. Jo est à l'étranger. On ne le retrouvera jamais. Et pour cause! A partir de maintenant, je redeviens Georges Vauquelin, né il y a trente-deux ans, à Laigle, dans l'Orne. Bonnes études secondaires au lycée de cette ville. Pendant dix ans, cherche sa voie. L'a trouvée en vous trouvant... Et vous adore!

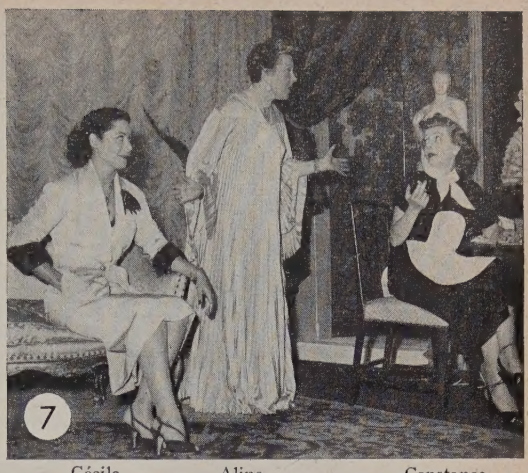
Tandis qu'ils s'étreignent longuement, Aline des Aubiers entre en coup de vent, les surprend.

ALINE, *qui n'a pas reconnu Jo, d'un ton de reproche.* — Oh! Georges! *(Jo se retourne. Avec ravissement :)* Oh! Jo!...

Et tandis qu'elle va à lui, les bras ouverts, le rideau tombe.

RIDEAU

Cécile Aline Jo



Cécile Aline Constance

6 ALINE, à Cécile. — *Embrasse ton cousin!...* (ACTE I.)

7 ALINE. — *Constance, je vous avais demandé de ne plus fumer.*
CONSTANCE. — *C'est M. Jo qui me l'a offerte, mademoiselle...* (ACTE II.)

8 NANA. — *Chinois!... Faux jeton!... Dandy!... Réincarné!...*
CANARI. — *Ne te fatigue pas... Y a rien dedans!...* (ACTE II.)

9 L'INSPECTEUR. — *Depuis combien de temps Jo est-il chez vous?*
ALINE. — *Jo? Je ne connais pas de Jo.* (ACTE III.)

0 GEORGES. — *Suspect? Moi? Ah! non... Tout ce que vous voulez, mais pas suspect... Je l'ai été pendant huit ans sans savoir pourquoi...* (ACTE III.)

(*Photographies* France-Illustration, *Roger Boulet.*)

Canari Nana Jo

Cécile Aline L'Inspecteur

Georges Aline L'Inspecteur

"JE VIENDRAI COMME UN VOLEUR"

DEVANT LA CRITIQUE

Les morts ont-ils tort de ressusciter et de déranger les vivants qui ont chaussé sans vergogne leurs pantoufles? Romanciers et dramaturges ont fréquemment bâti sur ce thème des situations qu'ils n'ont pas toujours eu besoin d'inventer, deux guerres en un demi-siècle ayant suppléé aux imaginations les plus fécondes. Ainsi, Jean Anouilh s'était-il inspiré des tribulations du célèbre amnésique de Rodez pour camper son *Voyageur sans bagages* sur le mode amer et satirique. En écrivant *Je viendrai comme un voleur*, Georges de Tervagne n'a pas trempé sa plume dans l'encre noire. Il s'est proposé de nous divertir en nous faisant découvrir les surprises d'un cambrioleur qui s'introduit dans la peau d'un honnête garçon. *Je viendrai comme un voleur* a été sélectionnée au Grand Prix dramatique d'Enghien.

René Sinn,
dans *Le Hérisson.*

C'est sur un fait divers, plein de cocasserie, que Georges de Tervagne a construit sa comédie en trois actes : *Je viendrai comme un voleur*, présentée au Théâtre de la Potinière.

Une châtelaine sur le retour, passionnée de spiritisme, de réincarnation et d'astrologie, reçoit, une nuit, la visite d'un voleur de belle allure. Frappée par des coïncidences, elle bavarde avec lui, persuadée d'être en présence de son neveu, disparu à la guerre, sept ans auparavant; le destin, pense-t-elle, le lui envoie sous une forme nouvelle, et elle l'invite à s'installer en son château. Peu à peu, elle lui donnera toute sa confiance. De nombreuses péripéties naîtront de cette situation peu banale jusqu'au moment où le dénouement nous apprendra, après intervention de la police, si cette « toquée » a eu raison ou tort d'agir de la sorte.

L'auteur nous déclare que l'idée de cette fantaisie lui a été donnée par une dame de sa connaissance, bienfaitrice d'un jeune dévoyé qu'elle estimait être la réincarnation de son grand-père et qui, un jour, disparut avec tous ses bijoux. Georges de Tervagne a fort bien tiré parti de cette histoire pour en faire œuvre personnelle. Les gags sont nombreux, tant sur le plan sentimental que sur celui de l'action même.

Raoul Rouzaud,
dans *Jours de Paris.*

Si le titre de la comédie de Georges de Tervagne éveille une sorte d'écho mystique, le caractère du théâtre qui la présente nous assure qu'il s'agit d'une pièce tout bonnement gaie. Nous n'avons pas trouvé ce spectacle ennuyeux.

Il aurait pu l'être. Mais Georges de Tervagne s'est tiré sans dommage d'un sujet, d'une situation et de personnages bien conventionnels. Aline est une vieille dame un peu folle qui passe son temps à évoquer les esprits. Elle entretient ainsi des relations très amicales avec Jean-Jacques Rousseau, Catherine de Médicis, le capitaine Fracasse et, de temps à autre, son propre neveu Georges, disparu de guerre. Voici que, par l'entremise de la table tournante, elle a reçu un jour de celui-ci un message qui donne son titre à la pièce : « Je viendrai comme un voleur ». Quand Jo, chef de bande, s'introduit chez la vieille dame pour s'emparer de ses bijoux, Aline l'accueille à bras ouverts, persuadée que c'est l'âme de Georges qui, à la faveur d'un accident où le bandit fut laissé pour mort, s'est réincarnée en Jo.

Désarmé par la tendre folie de la vieille dame, dont il devient le chouchou, Jo tombe, au surplus, amoureux de sa jolie nièce. Il n'en faut pas davantage pour faire d'un gangster un honnête homme. Et tout se termine ainsi que sur les cartes postales sentimentales, malgré, ou peut-être grâce au retour inattendu de Georges, qui n'était pas si mort que ça...

Marcelle Capron,
dans *Combat.*

C'est une pièce sans prétention, une pièce comme il est bon d'en voir quand on n'a ni envie de pleurer ni envie de penser, quand on a tout bonnement envie de se divertir, de se reposer même...

Et, ma foi, le rideau tombé, on s'aperçoit que l'auteur s'est révélé d'une adresse, d'une dextérité toutes deux remarquables. Il est vrai que l'excellent Michel de Ré, qui a mis la pièce en scène, en est, pour une bonne part, responsable!

Christiane Delyne, qui possède étonnamment son métier, est d'un naturel éblouissant. Jacqueline Noëlle, fort jolie, joue avec beaucoup de sobriété. Jean Degrave est très sensible. Andrée Champeaux, Bernard Revon, Jean Morel et Martine de Breteuil sont fort à l'aise. Quant au grand garçon sympathique qu'est Pierre-Louis, il gagnerait, ici, à moins gesticuler et à surveiller une diction quelque peu monotone.

Aux Ecoutes.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. / Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : Georges OUDARD

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 1er trim. 1955, nº 80 P.